

# Le Samedi

VOL. IV — NO. 45

MONTREAL, 15 AVRIL 1893

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS

CRITIQUE D'ART



—C'est que, voyez-vous, le goût, l'art, en peinture, ça n'entre pas dans la tête du premier coup.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à  
LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 15 AVRIL 1893

En Chine l'année 1893 se trouve être l'année  
7,910,342.Il est inutile de discuter, la femme qui a eu le  
meilleur mari du monde est aujourd'hui veuve.Dans beaucoup de cas, la jalousie est un signe  
d'amour, mais elle est bien plus souvent la preuve  
d'un égoïsme insensé.On ruine la voix d'un serin en lui donnant  
trop de sucrerie ; et celle d'un enfant on ne lui  
en donnant pas du tout.L'homme qui vend son âme au diable pour des  
richesses serait moins satisfait de sa transaction  
s'il pouvait prévoir avec quel empressement ses  
enfants vont restituer cette fortune.Nous lisons dans une nécrologie départemen-  
tale cette phrase qui est un comble : Le capitaine  
des pompiers s'est éteint doucement." Voilà ce  
qui s'appelle : faire ses affaires soi-même.La malchance me poursuit, disait un prison-  
nier ; on me donne à lire une revue mensuelle, et  
toutes les histoires sont marquées "à suivre",  
moi, qui vais être pendu la semaine prochaine !La femme qui se vexe en entendant une déclara-  
tion d'amour, est bien proche de céder ; celle qui  
garde le silence, veut en entendre davantage ;  
celle qui pleure s'est demandée à être consolée. Mais  
celle qui rit demeure invulnérable.

## MOTS D'ENFANTS

*Le grand papa.*—Mon petit Lucien, tu ne te  
conduis pas bien. Sais-tu ce que je ferais si j'étais  
toi ?*Lucien.*—Oui, grand-papa, je le sais ; tu ferais  
comme moi, autrement tu ne serais pas moi !

## TROP A LA LETTRE

*Le fermier.*—Où est-il, le tramp ?*La femme.*—Il s'est sauvé quand je t'ai appelé.*Le fermier.*—Il est parti propre ; hein !*La femme.*—Non, il était bien sale.

## UN ŒIL AUX AFFAIRES

*Bouche en cœur.*—Si nous marchions pour que j'aie  
plus de temps de vous décrire mon amour !*La veuve Férafrôid.*—Pas beaucoup ! Ce n'est pas sur  
moi que vous ménagerez cinq sous d'omnibus !

## EST PRIS QUI CROYAIT PRENDRE

*Son secrétaire (plein d'espoir).*—Monsieur, je  
viens d'épouser votre fille (après une minute de  
silence)—je suppose que vous n'avez plus besoin  
de mes services ?*Le spéculateur.*—Votre semaine ne finit pas  
avant six heures. Veuillez vous asseoir et trans-  
crire mon nouveau testament par lequel je lègue  
tout aux communautés religieuses.

## MAISON RECOMMANDÉE

*La maîtresse de pension.*—Monsieur, la ser-  
vante me dit qu'il y a un trou dans votre tapis  
de chambre.*Le pensionnaire.*—Vous ne devez pas m'en  
blâmer madame ; c'est une des oreillers du lit qui  
est tombée par terre.

## PHYSIONOMISTES

*Elise.*—Moi, je puis lire instantanément sur la fi-  
gure d'une personne, si elle a du talent.*Hélène.*—Moi aussi. Par exemple, la première fois  
que j'ai vu la figure de Cora, j'ai vu qu'elle avait un  
grand talent pour la peinture.

## UN SERVICE EN ATTIRE UN AUTRE

Scènes au Texas.

*Le magistrat.*—Ne vous ai-je pas vu déjà ?*Le prisonnier.*—Oui, Votre Honneur ! Il y a  
dix ans. J'étais assis là où vous êtes, et vous  
étiez traduit devant moi ; je vous ai libéré.*Le magistrat.*—Déchargez ce prisonnier.PAS LE TEMPS DE FAIRE DE LA  
LITTÉRATURE*L'amie.*—Faites donc demander le docteur Bel-  
language ; c'est un savant et il parle couramment  
vingt-deux langues différentes.*Le malade.*—Bonté divine, je ne veux pas être  
traduit en plusieurs langues, je veux être simple-  
ment guéri.

## CAS NON PREVU PAR LA THÉOLOGIE

*Toto (qui vient d'apprendre qu'on ne le mettra en pan-  
talon qu'à six ans).*—Mais si je meurs avant six ans,  
comment ferai-je pour avoir mon pantalon dans le ciel ?

## LA ROSE-FÉE

Il était une rose-fée  
Qui fleurissait dans un jardin,  
... Vint la grande dame, attifée  
Tout de velours et de satin.Elle tenait en sa main blanche  
De fins ciseaux dont l'or brillait.  
Voici qu'elle a ployé la branche  
Où la rose au vent se berçait.—Me direz-vous, la grande dame,  
Pourquoi vous me voulez cueillir ?  
—Dans mes cheveux qui sonent de flamme  
C'est pour te mettre et m'embellir.—Et vous me jetteriez, la belle,  
Aussitôt le bal terminé !  
Allez mettre de la dentelle,  
Ça sera moins vite fané.Sur le rosier de rose-fée,  
Bien qu'il pliat comme roseaux,  
Malgré leur lame bien trempée,  
La dame usa ses fins ciseaux.\* \* \*  
Des fleurs, des fleurs plein sa corbeille,  
Alors voici le jardinier  
Qui, de voir la rose vermeille,  
Apprêta la serpe d'acier.—Me diras-tu, s'enquit la rose,  
Pourquoi tu prétends me cueillir ?  
—Reine des fleurs, voici la chose :  
C'est pour te vendre et m'enrichir !—Eh quoi ! fit la rose en colère,  
Donner des fleurs pour de l'argent !  
Tu peux bien mourir de misère  
Si tu crois me vendre, méchantLa serpe était bien affilée,  
La branche frêle comme osier.  
Mais la rose était une fée,  
Le fer s'usa sur le rosier !\* \* \*  
Alors, voici la blonde tête  
D'un tel amoureux de vingt ans.  
Il s'avançait, la bouche en fête,  
Gracieux comme le Printemps.Il dit à la rose enchantée !  
—Ma rose, je vous viens cueillir...  
Sur le cœur de ma bien-aimée,  
C'est pour vous mettre en souvenir.—Mets-moi donc vite à son corsage  
Pour être son plus bel atour,  
Dit la rose... toi seul es sage  
Qui fais de leur gage d'amour.

GEORGES HERBERT.

(Le Chat Noir.)

## L'ÉPILEPTIQUE

Pour voir se jouer un drame noir ou quelque joyeuse comédie, il n'est pas nécessaire de déposer trois francs au guichet d'un théâtre. La rue de Paris est le plus mouvant des spectacles. De dix minutes en dix minutes, tous les genres s'y montrent. Vous les y verrez au naturel et par des acteurs de l'un et de l'autre sexe, de première force, et qui n'ont pas besoin de se farder.

Tenez, voilà une série de scènes excessivement émouvantes que l'on a vu jouer, la semaine dernière, à la gare de l'est, devant un public de cinq cents personnes dont aucune n'avait eu à payer sa place.

Un homme entre deux âges, M. Jacques Bérardot, courtier en bijouterie, arrivait en chantonnant un air du *Petit Faust*. Il s'en allait à Nancy par l'express. Ayant autour du corps un sac en chagrin plein de joaillerie et une valise à la main, il attendait le train de quatre heures cinquante.

Il paraît qu'il avait trop bien déjeuné, à trois cents pas de là, dans un restaurant où le pomard est excellent. La science nous dit que le pomard a un bon bouquet, mais aussi que c'est un des plus traîtres. Il porte volontiers sur les nerfs. Tout à coup, les yeux de M. Jacques Bérardot se troublent; ils deviennent hagards. Ses bras battent l'air, et le malheureux voyageur tombe à la renverse sur les dalles, en proie à une véritable attaque d'épilepsie.

On se précipite de tous côtés pour relever le malade; on l'entoure: "Remettez-vous, monsieur. — Si on lui faisait prendre un cordial? — Non, frappez lui seulement dans le dos." En ce moment, une jeune femme bien mise fend la foule et, paraissant en proie au plus profond chagrin, se jette dans les bras de l'infortuné.

Ici, le drame se corse.

— Mon mari, messieurs, c'est mon pauvre mari. Hélas! quel malheur! Ah! quelle affreuse maladie! Et dire qu'il faut que cela lui arrive quand nous ne sommes pas à la maison!

Les assistants étaient émus.

Vrai, la douleur de la pauvre femme était navrante. Des pleurs baignaient son visage. Elle avait prise entre ses mains la tête du malheureux épileptique et, avec son mouchoir brodé, s'il vous plaît, essuyait l'écume qui blanchissait les lèvres de M. Bérardot.

Arrive un employé supérieur du chemin de fer.

— Je vous en prie, monsieur, s'écrie l'épouse éplorée, faites transporter mon pauvre mari dans une salle où je puisse le soigner.

On s'empresse d'obtempérer à un désir si légitime.

Le malheureux épileptique est transporté dans un salon voisin. La femme le suit.

— Allez vite chercher un médecin. Pendant ce temps, je vais donner un peu d'air. Il étouffe, le pauvre chéri!

Et de déboutonner le pardessus de M. Bérardot, de le frictionner, de l'embrasser en pleurant toujours.

— On est allé chercher un médecin, madame, dit-on alors à cette épouse qui paraissait prête à défaillir. Votre mari n'est pas en danger. Retirez-vous un instant. Vous devez avoir besoin de vous remettre.

La brave dame se laisse entraîner en sanglotant.

— Comme c'est touchant, le dévouement de cette jeune femme! dit un groupe de vieux messieurs.

— Dame, écoutez donc, riposte une vieille en costume de deuil, il faut bien qu'elle donne des soins à son mari.

Cependant le médecin arrive. Au bout de quelques instants, le malade s'agite moins; il revient à lui; on le remet sur pied.

— Ah! monsieur, lui dit un inconnu, un hurluberlu avec un lorgnon à l'œil; ah! monsieur, vous avez donné du chagrin à madame votre femme.

— A ma femme! s'écrie le joaillier d'un air ahuri, qu'est-ce que vous dites là, vous? Mais je ne suis pas marié, Dieu merci!

Et, tout aussitôt, par un mouvement instinctif, songeant à ce qui se passe tous les jours, il porte les yeux et les mains sur sa petite sacoche, où devait se trouver des bijoux, des perles et des diamants.

Tout avait été pris.

— Ah! mon Dieu! vingt-cinq mille francs de flambés! Je suis volé comme à la corne d'un bois. Messieurs et mesdames, ma prétendue femme n'était qu'une coquine!

Alors on se précipite vers la pièce où s'était retirée la vertueuse épouse.

Inutile de dire que l'oiseau s'était envolé.

M. Bérardot a porté plainte immédiatement, et le signalement de la voleuse a été donné au

## MORTIFICATION



L'amoureux, prié d'accompagner la vieille tante.—Pristi! C'est dur, après toutes les pénitences du Carême!

commissaire de police, qui a prescrit des recherches pour retrouver sa trace.

MORALITÉ — Craignez les épouses qui n'en sont pas.

MAXIME PARR.

## CHACUN SON ORGUEIL

René (6 ans). — Moi, mon papa, il ne travaille plus.

Louis (idem). — Le mien, il travaille encore moins que cela.

René. — Oui, mais le tien ne se grise pas tous les soirs!

## LES CONVENANCES

Premier dade. — Qu'est ce que tu as dit quand tu as été présenté au prince de Galles?

Second dade. — Ce que j'ai dit? J'ai commencé par faire des excuses sur la révolution américaine.

## DOUCE PROMESSE

Lui (à la porte). — Pendant que j'y pense, je crois que je vais revenir tard. Je prendrai ce qu'il y aura. Du froid; n'importe.

Elle. — Ne crains rien, je te le servirai chaud, va!

## LA VRAIE CHOSE

Le père. — Eh bien! que penses-tu des langues mortes, mon garçon?

Le fils (qui commence un cours). — Je crois qu'on devrait les enterrer toutes.

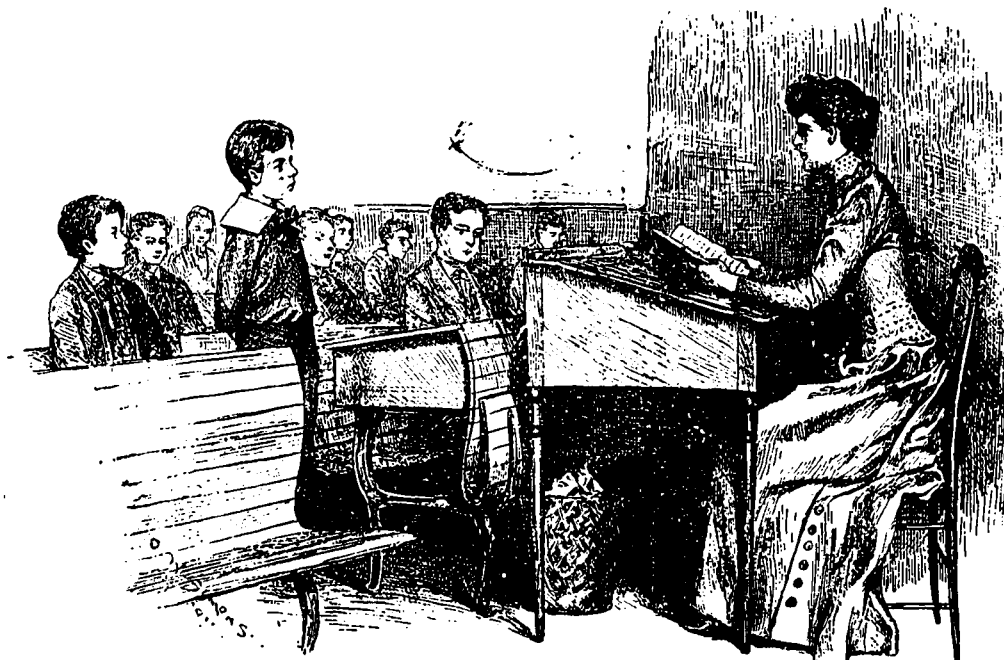
## SIGNE INFALLIBLE

Elle. — Oui, j'épouserai Horace, car je sais qu'il m'aime.

L'ami. — Comment le sais-tu?

Elle. — Il m'a regardé aiguïser mon crayon, et il n'a pas rit de moi.

## UN POINT CONTRE L'INSTITUTRICE



L'Institutrice. — Epèle: veau.

L'Elève. — V-a-o-i-s.

L'Institutrice. — Il n'y a pas d'o dans veau.

L'Elève. — Pardon, madame, mais dans celui que le boucher nous vend, c'en est tout plein, d'o.

## ASSAISONNEMENT MANQUÉ



*Chloé.* — Comme te voilà affablé !  
*Ephraïm.* — A la mode. Tu vois : habillage de poivre et sel.  
*Chloé.* — Je crois qu'il y a trop de poivre et de sel pour la viande.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Le médecin de Boissac lui a recommandé de boire plus de vin que de bière :

— C'est ennuyeux ! disait l'autre jour ce dernier ; j'ai déjà avalé deux litres de bière, me voilà maintenant obligé de m'ingurgiter trois litres de vin !

Au quartier :

— Trois jours de salle de police pour avoir salué trop légèrement le caporal.

— C'est mon ami intime.

— Quand bien même ce serait votre père, vous devez le respecter.

Un assassin est conduit devant le cadavre de la victime pour la confrontation :

— Vous reconnaissez votre victime ? dit le juge.

— Oui. Mais je ne sais pas si c'est l'émotion ou bien l'âge, mais je la trouve un peu changée.

Dialogue entre un dentiste et sa cliente :

— Mais, docteur, on prétend que nettoyer les dents cela les déchausse ?

— Mon Dieu, madame, est-ce que vous faites cette réflexion lorsqu'il s'agit de vos pieds ?

L'esprit de chez nous.

Un caupagnard des environs s'approche du guichet de la gare.

— Combien ça coûte pour aller à Valognes ?

— Quarante sous.

— Je vous en donne trente-deux.

— Allez voir le temps qu'il fait.

Un peu après, notre homme se représente :

— Êtes-vous décidé à trente-deux sous ?

Pour toute réponse on lui ferme le guichet au nez.

Au dehors, retentissent bientôt les signaux du train qui part.

Le rusé compère, sur la porte de la gare, riposte :

— Sille, sille tant que tu voudras ; je ne t'en donnerai pas un sou de plus !

Un crime atroce vient d'être commis. Deux concierges du voisinage causent de ce drame qui met tout le quartier en émoi.

— Eh bien ! dit l'un, le père Chose a donc coupé sa femme en deux ?

— Y paraît, répond l'autre.

— Quoi qu'on y fera ?

— Mais rien... il avait obtenu une séparation de corps !

Dans une réunion publique, deux orateurs se prennent de bec, et le mot de Cambrouse se fait entendre.

— Citoyens, s'écrie le président, modérez-vous ! Si le débat prend cette tournure, il faudra le chlore !...

Dans un cabaret.

Un pochard entendant chanter :

— "En avant, marchons contre leurs canons..."

— Pourquoi "contre ?" s'écrie-t-il d'un ton de reproche.

Réflexion d'un Anglais :

— Ho ! la langue française il était beaucoup difficile à prononcer. Ainsi *caoutchouc* : comment prononcez-vô ?

— *Caoutchouc.*

— Pas deu toute ; le Français véritable prononçait : *élastique.*

Quelle différence y a-t-il entre un bock pris chez le marchand de vin ou un bock pris dans un grand café des boulevards.

— ???

— Il y a 30 centimes de différence.

Entre avocat et client.

— Vous avez oublié de joindre au dossier les pièces principales.

— Ah ! oui... les pièces de cent sous.

Mlle Georgette apprend à son frère l'histoire sainte :

— Vois-tu, dit-elle, mon petit Pierre, au déluge, tous les animaux ont été noyés ; mais Noé avait conservé, dans son arche, deux veaux, deux vaches, et deux poules ; alors ils ont pu faire des petits, et c'est pour cela qu'il y en a encore.

Un domestique servant à table soufflait de temps en temps sur une assiette, pour en faire envoler quelques miettes avant de la présenter.

— Men ami, lui dit un envivé, il ne faut pas prendre cette précaution-là. Quand on souffle sur une assiette, c'est comme la calomnie, *il en reste toujours quelque chose.*

## PREUVE CONVAINCANTE



*Coré.* — Qui te porte croire que Féliçie triche aux cartes ?

*Alfred.* — C'est simple comme tout. Elle a fait trois as avec l'as de pique que j'avais jeté sous la table une demi-heure avant.

## LE LENDEMAIN DE LA ST-PATRICE



*Madame Phelan.* — Quand je te le disais que tu ne peux pas assister à une procession sans revenir la tête dans une ambulance !

*Pat.* — Ne m'en parle pas. J'ai reçu un trèfle à quatre feuilles en plein sur l'œil.

De 2,240 empereurs et rois qui ont régné sur 61 peuples, 300 ont été chassés de leur pays, 24 se sont suicidés, 12 ont perdu l'esprit, 100 sont morts sur le champ de bataille, 326 ont été emprisonnés, 25 sont morts à la suite de mauvais traitements, 151 ont été assassinés, et 108 exécutés.

Et dire qu'il y a encore des prétendants !

Petit dictionnaire fin-de-siècle :

*Cinquantaine.* — Un cap que les femmes ne veulent jamais doubler.

*Délicatesse.* — La fleur de l'honnêteté.

*Echecs.* — Jeu où les fous sont les voisins des rois.

*Grâce.* — Le génie de la femme.

*Mode.* — Une reine que la Terreur elle-même ne put détrôner.

*Occultiste.* — Le seul homme à qui le doigt dans l'œil réussisse.

*Vie.* — Le temps que l'homme met à mourir.

Lire cette affiche manuscrite à la devanture d'un modeste chapelier de la rue des Barrières-d'Amérique (dix-neuvième arrondissement) :

SPÉCIALITÉ DE PANAMAS

*On demande des hommes de paille.*

Toto est très intelligent pour son âge, mais il est bien gourmand.

Il avait absorbé un jour le contenu d'un petit panier de fraises. Son père se vit forcé de recourir à un moyen des plus énergiques : il saisit un martinet et lui en appliqua une légère volée à l'endroit consacré.

— Voilà pour vous apprendre, monsieur, à être porté sur votre bouche.

— Eh bien, papa, c'est injuste, c'est l'innocent qui a payé pour le coupable.

Table d'hôte très comme il faut :

Premier convive. — Pardon, monsieur, voudriez-vous me dire pourquoi vous passez entre vos doigts tous ces petits pains les uns après les autres ?

— Deuxième convive. — Pour choisir le plus croquant.

Un moment après :

Deuxième convive. — Mais c'est très dégoûtant, ce que vous faites là, monsieur. Prendre tous les cure-dents les uns après les autres et les remettre en place après les avoir fourrés dans votre bouche !

— Premier convive. — Je choisis le plus pointu.

CAS A CONSIDÉRER



*L'amoureux de la grande sœur.*—Tiens, Paul, voici trente sous. Dis-moi maintenant ce qu'Estelle pense de moi.

*Paul.*—Donnez-moi un autre trente sous, si vous voulez que je ne vous dise pas ce qu'elle pense de vous.

Le capitaine d'un grand navire dit au pilote marseillais qui le rentre au port :

—Surtout, faites bien attention.

—Oh ! avec moi, il n'y a pas de danger !

—Il y a beaucoup de rochers par ici, les connaissez-vous bien ?

—Si je les connais, les rochers ? un vieux pilote comme moi ;

Au même instant, on entend un effroyable craquement, le navire venait de toucher :

—Tenez, la preuve, en voilà un !

C'était dans une ville du Midi. Un pauvre diable, mais taillé comme un hercule, se présente chez un directeur d'athlètes, pour se faire accepter dans la troupe.

—Avez-vous déjà lutté ? lui demande le directeur.

—Longtemps !

—Où ?

—Partout !

—Avec qui ?

—Avec l'adversité !

Entre Marseillais :

—Figurez vous, mon bon, que z'ai une bonne, qu'elle est d'une distraction sans pareille.

Pour vous en donner une idée, ze l'envoie ce matin porter une lettre à la poste. Arrivée devant le bureau, qu'est ce qu'elle fait ? Au lieu de mettre ma lettre dans le trou elle la pose sur le trottoir et se zette dans la boîte.

—Té... mon bon, ça ne m'étonne pas, car, mai, z'ai vu plus fort que ça !

Dimanche dernier, z'envoie une de mes bottes à ressemeler, en faisant dire que z'étais pressé. Le savetier, qui était en train de déjeuner, veut se dépêcher tellement, qu'il coud son bifteck après ma chaussure et qu'il mange ma semelle !

Un préfet ayant écrit à un maire de prendre ses précautions, en prévision du choléra, qui commençait à sévir dans le département, le maire, fort embarrassé d'instructions qui lui semblaient si vagues ; après de longues méditations, il écrivit au préfet que ses précautions étaient prises et qu'il attendait, lui et les siens, le fléau de pied ferme.

On s'informa des mesures prises par le digne maire, afin de juger de leur efficacité, et l'on apprit qu'il avait fait creuser dans le cimetière assez de fosses pour y loger au besoin tous ses administrés.

Dîner de noces.

Une jeune mariée paraît pensive. Alors son mari :

—Je parie, chère, que vous pensez déjà au divorce !

Elle naïvement :

Oh ! pas encore !

A la suite d'une messe de mariage :

—Y avait il de jolies toilettes ? demande-t-on à Grosbinet.

—Adorables : des robes claires d'une richesse éblouissante.

—La mariée était en blanc ?

—Naturellement.

—Et le mari, comment était-il ?

—En foncé !

X..., quoique aveugle, s'occupe activement de ses affaires et épiluche avec âpreté les comptes de ses fournisseurs.

L'un de ces derniers s'écriait hier :

—Peut-on être si aveugle et si regardant !

OCCASION SAISIE AU VOL



*Lui.*—Dire que c'est si beau en dedans quand c'est si laid en dehors.

*Elle.*—En dehors de quoi ?

*Lui.*—En dehors de votre présence.

SONNET A LA VIERGE

*Regina coli...*

Toi que n'osa frapper le premier anathème,  
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fit voir le jour,  
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,  
Mère, avec l'innocence, et vierge, avec l'amour.

Je t'implore là haut, comme ici bas je t'aime.  
Car tu conquis ta place au céleste séjour,  
Car le sang de ton fils fut ton divin baptême,  
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière,  
Le genre humain courbé t'invoque la première ;  
Ton spectre est de rayons, ta couronne est de fleurs.

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme,  
Tout te chante ô Marie !, et pourtant quelle femme,  
Même au prix de ta gloire, eût bravé tes douleurs.

Henri ROCHERFORT

TRAITÉ DE RÉCIPROCITÉ



*L'Anarchiste chez le banquier.*—Si vous ne me donnez pas vingt mille dollars immédiatement, je lance cette bombe.



*Le banquier.*—Mais certainement, mon ami. Les voici.



*L'Anarchiste.*—Merci ; vous venez d'échapper à une mort certaine, et je vous laisse cette bombe en signe de gratitude.



*Chacun deux (à part).*—Attends, mon vieux, jusqu'à ce que tu aies ouvert mon paquet.



*Le banquier ouvrant la bombe.*—C'est bien ce que je pensais : remplie de bran de scie.



*L'Anarchiste.*—Tonnerre des tonnerres ! Le voleur ! Il m'a donné un sac de bran de scie !

## UNE VENGEANCE

I



MORELLES est un joli village que j'affectionne particulièrement, et vous feriez comme moi si vous connaissiez sa petite église, un bijou ciselé, son vieux château aux murs noirs, moussus et crevassés, et surtout l'emplacement même du village, qui, accroché comme par miracle au flanc de la montagne, semble un nid tombé de je ne sais où.

Dans ce coin que les géographes ne mentionnent pas, habitaient, il y a quelques années, un pauvre bûcheron et un riche fermier.

Tout le monde dans le pays connaissait le vieux Pierre et sa misérable hutte sur la lisière du bois, et, qu'on le rencontrât l'échine courbée sous le poids d'un fardeau ou la hache levée sur le tronc d'un arbre, chacun le saluait au passage d'un bonjour amical.

C'était un brave homme qui n'aurait point, comme on dit, fait du mal à une mouche, et qui ayant passé les trois quarts de sa vie dans la solitude des forêts, conservait, malgré son grand âge, un cœur candide et bon.

Tout le monde connaissait aussi le fermier Michel Mérieux. On ne l'estimait guère, celui-là, et on ne l'aimait pas davantage.

Autant le premier restait jovial, serviable et franc, autant l'autre devenait de plus en plus avare et taciturne. Ajoutez à cela qu'il était superstitieux comme pas un, et vous saurez à quoi vous en tenir sur son compte.

Il aimait l'or avec passion, avec frénésie, et tout moyen lui paraissait propre à augmenter ses écus ; il va sans dire qu'il n'en dépensait pas un inutilement.

On ne le voyait jamais au cabaret, il ne donnait jamais un sou aux pauvres qui, le dimanche lui tendaient la main à la sortie des offices, et le voyageur affamé pouvait bien frapper à sa porte en quête d'un morceau de mie ou d'un verre de vin, sa porte ne s'ouvrait point et son cœur non plus.

Pourtant, je vous l'ai dit, Michel Mérieux était riche.

Il passait avec raison pour le plus gros fermier de l'endroit et même des environs. Il possédait des vignes, des champs de blé et de grandes prairies dont il vendait cher le fourrage.

Et tout le monde se demandait à qui reviendrait cette fortune chaque jour augmentée et si parcimonieusement conservée, puisque le fermier

était veuf, qu'il n'avait pas d'enfant et qu'on ne lui connaissait point de famille. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable

II

Quelle étrange idée eut donc le pauvre bûcheron d'aller emprunter de l'argent à Michel Mérieux.

Je sais bien qu'une fois, dans le temps, Michel lui avait dit, à la suite d'un service rendu :

— Quand tu auras besoin de moi, ne te gêne pas, un service en vaut un autre...

Maintenant, il avait besoin de lui, et, bien qu'il sût à quoi s'en tenir sur l'avarice sordide du vieux, il alla bonnement lui rappeler sa promesse avec la naïveté qui le caractérisait.

— Tu me sortiras d'un grand souci, dit-il ; mon garçon m'écrit qu'il est malade, et il me demande un peu d'argent. Je n'en ai point pour le moment, mais vers la fin d'octobre, j'abattrai un côté du bois, rapport au chemin qu'on doit tracer, et je te rendrai alors les écus que tu me prêterais aujourd'hui.

— Je n'ai point d'écus à prêter, répondit le fermier. Les temps sont durs pour tout le monde, aussi bien pour moi que pour les autres.

Le bûcheron haussa les épaules.

— C'est que tu ne veux pas, dit-il, car tu gagnes gros d'argent, et tu n'es jamais à court. Tu m'aurais pourtant tiré d'un grand ennui !

— Je ne veux pas, que je te répète.

— Alors, continua le bûcheron, c'est que tu ne te souviens plus de ce que tu m'as dit un jour : "un service en vaut un autre, et quand tu auras besoin de moi..."

— Bast ! c'est bien ancien ce que tu me rappelles-là !

— Oui, oui, je sais ; mais, tout de même, j'exposais ma vie en te sortant de la maison de Jacques, oh tu passais la nuit, et qui flambait pendant que tu dormais... Ce n'est point un reproche au moins, je ne t'en ai jamais parlé et je ne commencerais pas aujourd'hui, si ce n'était pour te rappeler ta promesse. Car, vois-tu, mon *fi* est malade, et il compte sur moi... à ton tour, c'est un fier service que tu me rendras.

Et il ajouta tout bas, comme s'il avait honte de cette insistance :

— Tu lui sauverais la vie peut-être. Moi... j'ai bien exposé la mienne pour toi...

— La vie, la vie ? grommela Michel Mérieux ; quand je prête, c'est mon argent que j'expose !

Et il ne prêta pas.

III

Un autre eut pitié du pauvre bûcheron, qui, pour la première fois, connut sinon la haine du moins la rancune.

Il chercha à se venger de Michel, sans cependant lui faire du mal, ni lui nuire, et, après avoir mûrement réfléchi, il partit une nuit que la lune argentait comme une aube, et se dirigea vers l'un des champs du riche fermier.

C'était en mars, et l'herbe pointait à peine. Tout au plus voyait-on à la cime des arbres quelques bourgeons grêlés, mais la nature s'appropriait déjà à se montrer pimpante et radieuse au premier appel du printemps.

Le bûcheron s'en fut



(A la Chambre des Communes.)

— Comment l'expliques-tu, toi ? Il y a là deux cents députés qui sont envoyés à la Chambre pour parler, et ils s'écourent sans s'interrompre à peine ! Je n'y comprends rien.

au milieu des champs et là, à l'aide seulement d'un bâton, il traça au milieu des blés qui lèveraient bientôt de légers sillons de formes irrégulières et bizarres, jeta quelque chose dans ces sillons, les recouvrit de terre et s'en retourna ensuite tranquillement chez lui.

La nuit suivante, il recommença cette même opération dans un autre champ de blé et encore deux nuits de suite, c'est-à-dire dans chaque terre de Michel Mérieux.

Et le matin, bien certain de n'avoir point été vu, le bûcheron reprenait son travail dans les bois, au dessous des nids qui commençaient à jaser.

IV

La saison fit prospérer le froment et ses fleurs, et voici que, du matin au soir, il y eut une caravane de gens de Morelles, et même de tous les villages environnants, allant regarder l'étrange phénomène qui se passait dans les champs du fermier Mérieux.

Celui-ci, malade depuis quelques temps, ne se doutait de rien.

Aussi qu'elle ne fut pas sa surprise de voir, un matin qu'il sortit pour la première fois, ce mot accusateur, tracé en gigantesques lettres de fleurs au milieu de ses blés : "Avaré"

Oui, les marguerites, ces jolies fleurs qui parlent si doucement aux amoureux, se dressaient toutes sur leurs tiges et accusaient le vieil Harpagon.

— Avaré ! lui dirent encore les bluets dans son autre champ.

— Avaré ! répétèrent les coquelicots en lettres sanglantes.

Et les gens qu'il rencontrait disaient à haute voix :

— Avaré ! avaré !

V

Jusqu'au soir il lui sembla voir devant ses yeux et entendre bourdonner à ses oreilles le terrible mot.

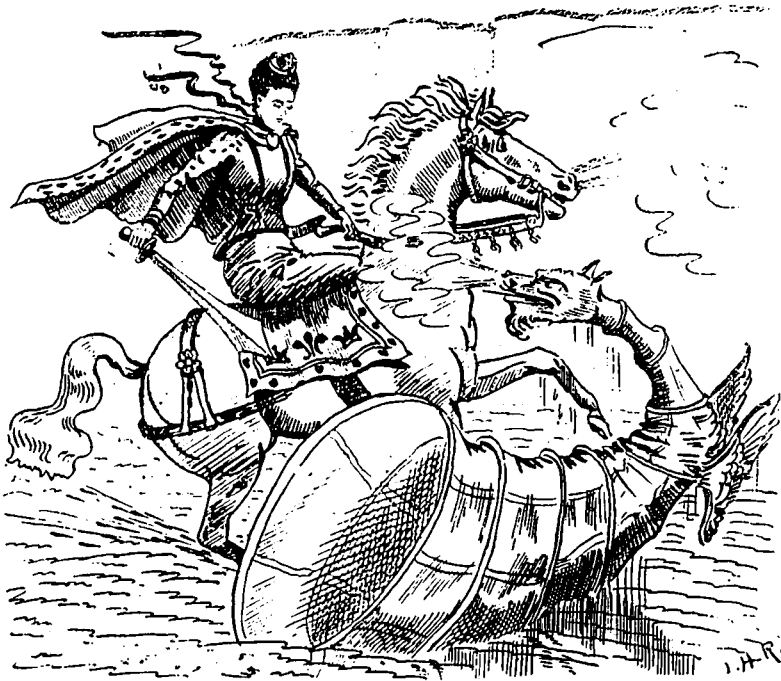
Qu'est-ce que cela signifiait ? Comment cette accusation, d'abord chuchotée à voix basse par ceux qui le connaissaient, surgissait-elle de ses blés ?

Était-ce parce qu'il refusait d'en donner une gerbe aux pauvres du pays ?

Comme il n'avait point la tête bien solide, ça faillit le rendre fou.

— Tu ne t'en défendras plus maintenant, lui dit le bûcheron, qui, justement, vint le voir ce jour-là. Pour que les fleurs dont l'âme est com

## LA QUESTION DE LA CRINOLINE



Prière à saint Georges de détruire ce nouveau dragon.

patissante osent te braver ainsi à la face du ciel, il faut vraiment que tu sois coupable...

—Je... ne suis point avare.

—Oh ! oh ! tu es seul de cet avis. Après tout, ça te regarde. S'il t'arrive quelque malheur après ça...

—Un malheur ! interrompit le fermier, tu crois que...

—Ecoute donc ! Il y a, tu le sais bien, un *jeteux* de sort dans le pays. Encore qu'on ne l'ait point vu, c'est sûr qu'il existe... Moi, pour conjurer le mauvais destin, je sais bien ce que je ferais.

—Que ferais-tu donc ?

—Je n'irais point par quatre chemins. Pour cette année, je donnerais tout l'argent du froment à la caisse des pauvres de la commune.

—Jamais ! trouve autre chose.

—Non, c'est le seul moyen, j'en réponds. Les lettres repousseront en même temps que les blés tant que tu ne seras pas décidé.

—Comment le sais-tu ?

—Ca va de soi ; réfléchis, puisque le sort est jeté sur tes champs.

Bref, l'influence si bien qu'il réussit à le persuader, et, pour la première fois de sa vie, Michel Mérieux fit une largesse aux malheureux.

Tout le monde commenta cette bizarre aventure, et chacun le fit à sa manière.

Seul, le rusé bûcheron sut à quoi s'en tenir, lui qui, pendant les claires nuits de mars, s'en fut semer, dans les champs du fermier, des graines de marguerites, de bluets et de coquelicots, sans être vu, si ce n'est par les étoiles, ni entendu, si ce n'est par un grillon.

JEAN BARANCY.

## SOUVENIR

C'était dans un petit village perdu sur les bords du Haut-Sébaou. Le soleil levant inondait de ses premiers rayons les sommets du Djurjura et faisait scintiller les eaux peu profondes du fleuve ; la légère buée qui couvrait toute la plaine se dissipait rapidement. Fort-National, perché au sommet de la montagne était les murs blancs de ses remparts que l'on distinguait très bien de la plaine.

Par une des rues du village débouchèrent des mulets portant plusieurs grosses malles et se dirigeant du côté de la tribu kabyle. Un voyageur encapuchonné dans son manteau suivait à cheval à quelques pas derrière.

Dans ces endroits isolés et perdus, l'arrivée d'un voyageur, quel qu'il soit, intrigue toujours. Jusqu'à ce qu'on sache ce qu'il est, d'où il vient, où il va, on prend des informations. Deux jours plus tard, les kabyles apprirent dans le village qu'un jeune homme s'était installé dans la tribu, qu'il avait loué un gourbi et passait ses journées à lire les livres qui remplissaient ses malles. Sa vie me parut cacher un mystère.

Il avait donc été profondément malheureux, déçu dans ses espérances les plus chères, trompé sans doute dans ses plus tendres amitiés, pour renoncer au monde où il trouvait toutes les joies de son âge, pour rechercher la solitude qui seule convient aux âmes souffrantes.

J'allai me promener beaucoup plus souvent du côté de la tribu dans l'espoir de le rencontrer et de percer le mystère qui l'environnait. Après plusieurs jours de courses inutiles, je changeai la direction de mes promenades et je ne pensai plus du tout à l'étranger.

Comme je faisais, un jeudi, une course à cheval, je laissai mon coursier qui n'était ni fringant ni ombrageux, aller où il lui plairait de m'emmener.

Il se dirigea vers l'Oued Dys, petit torrent qui se jette dans le Sébaou, et il en remonta le cours.

Un sentier perdu dans les lauriers-roses et qui suivait les sinuosités de la berge, nous conduisit dans le lit du torrent, à cet endroit, au niveau de la plaine. Je m'assis, pendant que mon cheval broutait quelques herbes, et je chantonais, laissant errer mes regards :

Dans mes voyages,  
Combien d'orages,  
Que de naufrages,  
Mais en retour.

## MENU MAL CALCULÉ



*Madame Viderpur (retour d'un dîner).—Comme c'était gentil ! Une table si bien mise ! De si belles fleurs !*  
*Monsieur (qui n'y a trouvé rien à manger).—Oui ; des fleurs ! des fleurs ! Si j'avais été abeille, je ne dis pas !*

Je m'arrêtai, surprise, un cavalier était devant moi.

Tout en rougissant fort, nous nous saluâmes. C'était l'étranger, jeune homme blond, aux yeux bleus très doux, l'air timide et triste.

Deux étrangers qui se rencontrent dans un désert n'en restent ordinairement pas au salut.

Quoique embarrassés, nous engageâmes une conversation d'abord indifférente, mais qui devint peu à peu très intime.

Il s'était assis près de moi et, au bout d'un quart d'heure, nous étions comme de vieilles connaissances : tant la jeunesse sympathise vite avec la jeunesse.

Je lui dis qui j'étais, ce que je faisais dans le pays ; je lui parlai de ma famille, des paysages alpestres au milieu desquels j'étais née, des lacs, des hautes montagnes, des glaciers—et il m'écoutait, le regard perdu, semblant vouloir chasser une pensée obsédante.

A son tour, il me raconta une histoire quelconque.

Il était américain, prêtre anglican et était venu en Kabylie dans le but d'instruire les indigènes et de les convertir.

Prêtre ! c'était un prêtre ! cette nouvelle me produisit une singulière impression ; je demeurai étonnée, mais n'insistai pas.

A l'entendre, je trouvais un charme plein d'aigreur, et une tristesse profonde s'empara de moi pendant qu'il me parlait de sa ville natale aux proportions gigantesques, de prairies immenses, de lacs ressemblant à des mers, de peuples encore sauvages et enfin de la chute du Niagara, selon lui, la plus grande des merveilles.

—Vous aimez les voyages ?

—Oui, cela distrait, instruit et fait oublier.

Un long silence suivit ces paroles : nous avions

## ÉTUDE DE PHYSIONOMIE



*Expression d'un passager qui vient d'échapper son dentier à l'eau et qui se trouve privé même de la ressource de jurer pour se soulager.*

l'esprit plein de tristes pensées, le cœur plein d'amers souvenirs.

Depuis plusieurs heures nous étions ensemble, et déjà le soleil, rougeâtre à son couchant, disparaissait derrière les montagnes de Tizi-Ouzon. Le jeune homme se leva ; le moment était venu de nous séparer.

Avant de monter à cheval, il me donna une des fleurs sèches qui se trouvaient dans sa bible. Je lui offris une des fleurs de laurier qui nous avait couverts de son ombre.

Bientôt après, il disparaissait dans les oliviers qui couvraient la montagne.

Le lendemain, je partais pour Alger, où je demeurai quelque temps.

A mon retour au village, je revis l'étranger et lui parlai longuement.

Trois mois plus tard, il était mon époux.

Ah ! la vie !

BOULE DE NEIGE.

## THÉÂTRE ROYAL

"SHAMUS O'BRIEN"

Cette comédie-drame a été représentée au Théâtre-Royal, devant la foule des habitués de ce théâtre.

Charles E. Verner, dans le rôle de Shamus O'Brien, a fait preuve d'une compétence parfaite dans ce genre typique. M. Verner possède une excellente voix, sait chanter et danser. Il a été appelé plusieurs fois.

Mlle Minnick, Daniel Sabel, Burtnett, Armstrong et Mlle Lou Ripley, Mary E. Barker et principalement Mlle Katherine Walsh qui est une fort jolie personne et excellente actrice en même temps ont gagné d'emblée les sympathies et la faveur de l'auditoire.

Chaque représentation a vu le théâtre se remplir d'une foule nombreuse et enthousiaste ; aussi, les applaudissements n'ont pas fait défaut. Les deux dernières représentations auront lieu samedi après midi et soir.

La semaine prochaine la Grande Compagnie Spectaculaire et Burlesque de Rantz Stanley tiendra l'affiche. C'est une excellente troupe.

## STRUGGLE FOR LIFE

*Alice.*—Comment as-tu pu te décider à épouser ce vieillard ?

*Blanche.*—Ma chère, l'argent est toujours jeune.

## NI FEU, NI EAU

*Monsieur (au théâtre, pendant l'entr'acte).*—Ma chère, j'ai entendu l'alarme du feu, faut que j'aille voir où c'est. *(Au bout d'un quart d'heure)* Ce n'était pas le feu.

*Madame (sèchement).*—Ni l'eau non plus, je vois.

## LES SECONDEURS DE LA NATURE

*Le médecin.*—Vous savez, les médecins ne font qu'aider à la nature.

*Le sceptique.*—Oui, surtout quand le patient veut éviter de payer sa dette à la nature.

## THEATRE EMPIRE

Il y a eu foule toute la semaine à l'Empire. La représentation de Jean Vaubaron, drame puissant, a été donnée par nos acteurs canadiens avec le talent qu'on leur connaît.

Il est heureux de constater le sympathique encouragement que reçoit la troupe franco-canadienne de notre population. Des acteurs comme MM. L. Labelle, Brazeau, Mlle de la Sablonnière ainsi que les autres acteurs et actrices qui figurent sur la scène de l'Empire, méritent à tous égards, les plus sincères éloges.

## LES HORREURS DE NOTRE CLIMAT



*Lolo, (écrivant à son papa).—Comment vais-je terminer ma lettre ?*  
*Eva.—Comme ceci par exemple : " Il fait bien plus froid ici qu'à New-York. J'ai les pieds tellement gelés que je ne puis plus tenir ma plume."*

## UN PETIT CHANGEMENT

L'air se chargea vite, après le dîner, de parfums aux persistances brutales. Les lueurs des bougies s'obscurcirent, parce que la fumée des cigares passait sous les tentures fermant la serre. Et l'on causait moins haut, dans l'attente des messieurs dont on entendait vaguement les exhortations politiques, les diatribes littéraires.

Ces dames se pelotonnèrent dans les poufs, au fond des fauteuils carrés, et les chuchotements coururent sous les éventails.

La fille de la maison versait le café, et, comme elle allait remettre sa tasse à chaque invité, un jeune homme sortit de la serre et vint auprès d'elle, pour l'aider. Mais il ne demeura point, sa mère lui faisait signe de l'éventail. Il dut la rejoindre, et, tout de suite, il lui fallut subir l'assaut.

—N'es-tu pas fou ? disait la dame en cachant sous la dissimulation d'un sourire sa colère réelle. Tu sors le premier du fumoir, pour qu'on remarque bien ton assiduité auprès d'Hélène ? Tu n'as vraiment aucune prudence.

—Mais, maman, puisque je...

—Je la déteste ! Elle a une façon de se tenir ! Et quand je te vois t'avancer ainsi, ça m'inquiète ! Je t'avais pourtant donné, dès l'enfance, des principes de correction. Combien de fois te l'ai-je répété ! Devant les choses qui nous paraissent favorables, il faut toujours se réserver pour des choses qui le seraient davantage et qui peuvent survenir.

—A ce compte-là, on vieillirait dans l'attente !

—Mieux vaut attendre que regretter. Si son père rate la députation, leur état de fortune nous obligera à déplorer leur médiocrité et la nécessité où tu te trouveras de la partager.

—Nous ne serons pas si pauvres ! Vois-tu, Hélène me va tout à fait. Elle sied à mon genre de beauté, et le sien ne m'est pas indifférent... Et puis, soutiens donc le contraire : elle m'adore.

—Tu agiras comme il te plaira, mais je ne dois pas moins te montrer les cuculs. D'abord, elle louche, cette fille !

—Ça, c'est pur !... Non ! maman ! tu m'épates ! Avoue que tu la jalouses à cause de moi ?

—Je ne suis pas jalouse. Je suis prudente. Avec tes vingt-trois ans, tu ignores l'existence. Tiens : tu n'aimes pas Paris !

—Mais si !

—Fais bien attention. Son père ratera la députation. Tu vas épouser Hélène. Votre amour durera dix-huit mois. Si encore tu patientais jusqu'à la mort de l'amiral ! Ce serait vingt-cinq mille francs de rente ! Elle hérite.

—Donne-moi ta tasse. Elle est vide, et tu gesticules avec. Tu vas la casser.

Et le jeune homme, tout heureux du prétexte, emporta la tasse, laissant sa mère, furieuse et rouge, se débattre parmi les compliments des messieurs chauves.

Mais Hélène a disparu. Il va de salle en salle, non sans vérifier dans les glaces l'ordonnance de sa chevelure

plaquée à l'anglaise sur ses tempes mates. Et, voilà qu'il rejoint la petite cousine, occupée dans le cabinet de son père, à rattacher une guirlande défaite. Il la bourre aussitôt de ses propos allumés :

—As-tu été assez sotte, tout à l'heure ! Ne crie pas comme ça.

—Veux-tu finir ? Manuel !... Eh bien ! embrasse-moi, et puis tu te tiendras tranquille. Tu le promets ?

—Oui... non... oui...

—Assez... Assez. Nous nous embrassons trop ; et toujours pour rien. Quand nous serons mariés au moins...

—Ça ne va plus tarder.

—Ta mère t'a parlé de moi, tout à l'heure. Qu'a-t-elle dit ?

—Toujours la même rengaine.

—Pourquoi m'en vouloir ainsi ? Mes moindres paroles, elle les prend en mauvaise part.

—Des histoires de fortune, de situation. Ça ne nous regarde pas, après tout. Il faut la laisser bavarder.

—Enfin, quoi ? Je veux savoir.

## LES GRANDS MOYENS



*La maman.—Tom, c'est la dernière fois que je te le dis : ne va plus sur la glace.*

*Tom.—C'est bon. Je connais un garçon qui a la rougeole. Je vais aller l'attraper.*

—Ça te ferait de la peine. J'aime mieux ne pas le dire.

—Du tout. Je veux savoir à quoi m'en tenir. Ou épouse-moi, ou cessons de nous amuser ainsi. Ça me compromet et ne nous mène à rien.

—La grande explication, alors !

—Ne ris pas. C'est très sérieux. Il faut que tu me répondes catégoriquement ou que nous en finissons.

—Hélène, tu ne m'aimes plus.

—Pas de sottises. Si je ne t'aimais plus, je ne perdrais pas mon temps à me faire reprocher par tout le monde les attentions que je te témoigne, et Dieu sait avec quelle imprudence. Par conséquent, ne revenons pas là-dessus.

—Hélène, Hélène ! Tu me fais souffrir.

—Ah ! non. Rentre ta guitare, Manuel. Causons. Que dit ta mère ?

—Tu y tiens ? Voici. D'abord, elle m'a prévenu que ton père ne serait pas élu.

—Eh bien ?

—Eh bien !... Alors c'est l'histoire des situations qui ne seraient pas égales, du désavantage que j'aurais. Attendre ! *et cetera.*

—Et toi, tu écoutes tranquillement ces choses-là ! Tu n'essaies même pas de lui forcer la main ? Tu me crois donc bien sotte ?

—Hélène, tu ne m'aimes plus !

—Tu sais : ça ne prend pas.

—Oh ! oh !

—Il n'y a pas de oh ! Toutes ces histoires me lassent. Depuis trois ans, tu me fais la cour, et je ne suis pas plus avancée qu'au premier jour. Alors même que je serais moins riche que toi, ma personne, après tout, vaut bien quelque chose, puisque...

—Si tu commences à gronder, j'en viendrai à croire maman.

—Tu prends toujours l'avis de quelqu'un. Tu es incapable d'avoir une opinion à toi ! Tu ne brilles pas, va, dans les conversations. On t'enfoncé tout le temps.

—Alors, ne m'épouse pas.

—Je suis malheureusement attachée à toi comme une petite bête. Tu le sais et tu en abuses, et c'est mal.

—J'abuse... !

—Si tu avais pour moi un peu d'affection, tu déploierais, pour notre ma-

## JUSTICE EXPÉDITIVE



*L'huissier, entrant dans la salle des jurés.—Le juge désire savoir si les jurés sont d'accord.*

*Fort à bras.—Dans l'instant ; je n'en ai plus qu'un à consulter.*



## ESPRIT DE CONTRADICTION



Romulus — Est-ce que ces chars urbains ne vont jamais plus vite ?  
Rémus. — Oui ; souvent. Chaque fois que l'on court à prés.

riage, l'énergie que tu montres pour obtenir de ta mère un chien ou un cheval.

— D'abord, c'est beaucoup plus difficile.

— Si tu te laisses dire des choses comme ça pour me les répéter, ne parlons plus de rien.

— Tu me demandes ce que dit ma mère ; je te réponds ce que dit ma mère. Voilà tout.

— Enfin, de tout cela il résulte que si mon père manque son élection, tu ne m'épouses pas ?

— Si tu t'obstines à ne rien comprendre, dis-le. Puisque c'est ma mère !! Elle en dit même bien d'autres. Elle assure que ton père.

— Eh quoi ? mon père ?

— Oui, ton père ne remettrait le mariage après le scrutin que pour hausser ses prétentions à la mesure de son succès ; que pour exiger de ma mère une dot.

— Tais-toi... Tu as l'air de croire plus que tu ne dis et tu en dis plus que tu n'en devrais même croire. Trois ou quatre fois tu aurais pu brusquer les choses ; nous serions mariés depuis longtemps. Tu as préféré ménager toutes leurs susceptibilités aux dépens de la mienne, pour ne pas t'attirer d'ennuis. Tu n'es qu'un égoïste. Mère me l'avait bien dit.

— Hélène, tu m'agaces. Je m'en vais. Il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble.

— Allez trembler devant votre mère, allez !

— Z-u-t.

— Ah !

Le jeune homme sort un peu ému. La petite fille pleure longtemps, longtemps.

Mais voici que sa mère, sa bonne mère à elle, pas l'autre, arrive du fond des salons, criant : "Hélène, Hélène !" et murmurant : "Je suis sûre qu'elle est encore avec Manuel." Elle découvre enfin sa fille.

— Hélène ? Que fais-tu sur cette table ? Tu pleures ? pourquoi ?

— Laisse-moi.

— Oh ! comme elle pleure, ma petite fille !

Et la mère se rit à soi-même, devinant bien le sujet des larmes. Cependant, elle insiste, malicieuse, ironique :

— Tu t'es fait mal ?

— Non.

— Tu as mal aux dents ?

— Non.

— Enfin, tu t'es blessée ?

— Mais non.

— Alors, alors, Hélène, c'est le cœur ?

— Je n'ai rien.

— Voyons, Hélène, à ta petite mère, tu peux tout confier ! Le cœur ? hein ? le cœur ? Je com-

prends trop ces souffrances-là !... Hélène ! Écoute moi ! Ces sortes de douleurs diminuent quand on les avoue. Redresse-toi. Esuie tes yeux. Mouche-toi. Raconte-moi... Manuel ?? Ce Manuel !! Vous avez causé ?... Voyons. Dis-moi tout ! Le cœur d'une mère, c'est un peu celui de sa fille... Mais il possède l'expérience en plus... Tu ne veux rien dire ?... Tu pleures toujours ? Tu as du chagrin ? Voilà ce qui arrive aux petites filles qui ne suivent pas leurs mères !

— Si j'avais su, je serais restée avec toi !

— Il a donc été si méchant que cela ?... Comme il est joli de s'aimer ! Ah ! le cœur ! le cœur ! Raconte-moi. T'aurait-il embrassé ?

— Oui... d'abord.

— Comment, d'abord ? Et ensuite ?

— Ensuite, il m'a dit, il m'a dit Zut !

— Ques-ce que ça signifie, il t'a dit... "Zut" à toi !

— C'est sa mère !

— Sa mère, encore ! Tu vas tout me répéter. Je le veux. Les fautes commises dans les affaires de cœur sont très graves. Elles offrent des indices certains auxquels ne se trompe jamais une mère vigilante. Conte moi tout.

— Tu me promets de n'en pas parler à sa mère. Ça gâterait les choses d'une manière irréparable, cette fois !

— Tu sais bien que je garde tout pour moi.

— Ça va très mal. Je l'avais bien dit qu'il ne fallait pas reculer, le jour où il apporta le bouquet de lilas blanc. Il fallait avancer aussi. Vous avez voulu être trop malins, vous avez cru devoir attendre l'élection de papa pour poser vos conditions, pour faire cracher une plus grosse dot à la mère. Eh bien ! elle s'en est aperçue, ils s'en sont aperçus. Ils ne sont pas si bêtes que vous le pensez ; et, maintenant, si je ne lui paraissais pas si jolie, nous serions... fichus !

— Fichus ! En voilà des mots dans la bouche d'une jeune fille ! Où as-tu pris ces manières ? Vraiment, je conçois que tu ne puisses t'attacher personne de convenable. Fichus, mademoiselle, fichus ! ça dépasse tout !

— Ce qui dépasse tout, c'est votre naïveté, la rage de tourner autour du pot, avec des ruses d'Apaches pour les choses les plus simples !

— Ne méprise pas les convenances, Hélène. Une jeune fille bien élevée, des parents qui se respectent ne peuvent pas s'écarter des convenances. Tu aurais voulu, peut-être, qu'on se jetât à la tête de ce garçon ?

— Les convenances. Ah bien ! si je t'avais écoutée, si je n'avais pas laissé Manuel m'embrasser dans les coins, nous piétinerions joliment loin du but... Heureusement qu'avec mes dix-huit ans, je connais un peu mieux la vie, moi ! Après tout, il m'aime, Manuel, et ça l'exaspère d'attendre. A sa place, moi, je me serais lassée d'attendre depuis longtemps.

— Dans ma jeunesse, on ne s'aimait pas ainsi, mais on se mariait. On se chérissait timidement, de loin. On se voyait à l'église, le dimanche. On se rencontrait à la sortie pour s'offrir l'eau bé-

nite. Et quand on causait ensemble, après bien des préambules, c'était avec des discrétions voilées pleines de tendresse émue. On se décrivait ses sentiments. On ne se les prouvait pas. On attendait la communion des cœurs. Cela se passait comme dans un roman, les bons romans.

— Mettons que je n'ai pas de cœur et n'en parlons plus. Pour le moment, Manuel et moi, nous voilà brouillés. On avait par hasard rencontré ce qu'il fallait : un beau nom, une fortune considérable, un garçon plutôt joli, pas très fort, mais bien ; on s'était donné un mal mou pour le convaincre. Il croyait m'aimer et je croyais le tenir ! Avec toutes vos tergiversations, vos convenances du cœur et le bataclan, je reste en plan, moi !... Que vais-je devenir ? Que vais-je devenir ?

— Tu es sotte. Quand ton père tiendra la députation, nous les tiendrons.

— Ah ! si petit père est jamais élu, je te le promets, que nous les tiendrons ! Et ce qu'il me le paiera, lui ! !

Et, dans la glace, Hélène affirme sa résolution en hochant une petite tête blonde extrêmement terrible. Elle tient sa promesse, car son père fut élu.

PAUL ADAM.

(Le Journal.)

ECHO DES DERNIERS EXAMENS  
POUR LA MÉDECINE

Le professeur. — Que feriez-vous dans le cas, où, en faisant la dissection d'un prétendu cadavre, vous vous apercevriez qu'il vit encore ?

L'aspirant. — Je demanderais au sujet s'il lui est agréable que je continue mon opération.

## UNE VILLE FONDÉE EN UN JOUR

Il existe dans le Texas une ville du nom de Mac Grégor, dont la fondation se fit en une seule journée.

Au jour fixé, le terrain se trouvait partagé par lots et l'on y voyait le tracé des places et des rues qui devaient sillonner la nouvelle ville. Chaque lot fut vendu avec une promptitude incroyable et, à la fin de la journée, 422 lots se trouvaient ainsi adjugés.

En même temps arrivaient sur la prairie de grands chariots portant des maisons de bois toutes montées, et chacune de ces dernières se trouvait déposée à l'endroit qui lui était assigné.

Deux mois après, la ville de Mac Grégor renfermait une population de 500 âmes ; et six mois après, un journal y était imprimé.

Ripans Tabules euro the blues.

## LE SECRET DU SUCCÈS

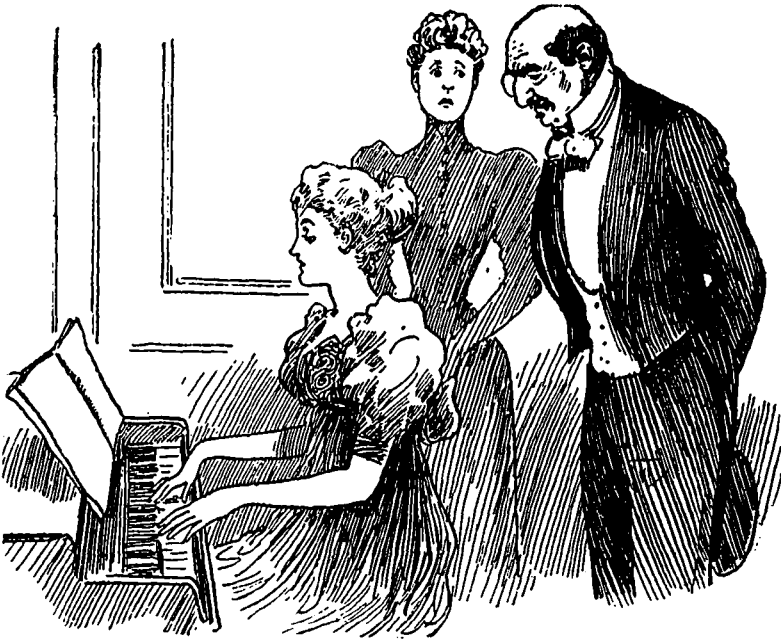


Albert, (brandissant une clef d'horloge). — Papa, tu as fait ton argent à montrer un singe, hein ?

Le papa. — Qu'est-ce que tu dis ?

Albert. — Je le vois bien. Je viens de trouver la manivelle de ta serinette.

## MAL DIT



Elle. — On aime à nous répéter que la beauté est héréditaire dans la famille.  
Lui. — Ah ! Vraiment !!! Transmise de père en fils, je suppose ?

## MADELY

Dans une des salles de Hewick Castle, à deux lieues d'Edimbourg, Sir George Hewick, baronnet d'Asham, est debout près d'une fenêtre, et regarde machinalement en dehors. Il est midi. Le soleil naissant d'avril met au ciel de jolies teintes roses ; les fleurs s'entr'ouvrent timidement ; les oiseaux ramagent en sourdine ; une vague odeur de printemps flotte dans l'air ; ce n'est pas encore l'été, ce n'est plus l'hiver ; et la terre, et les bestioles qui la peuplent, et les fleurs qui la parfument, se réjouissent de voir finie la saison des neiges et des brouillards.

Mais le cœur de Sir Hewick n'a pas un rayon de soleil. Le visage sombre, l'œil sévère, le sourcil froncé, Sir Hewick a son aspect des mauvais jours ; et les mauvais jours de Sir Hewick sont nombreux et terribles !

Les choses n'étaient pas de même autrefois ! Quand le baronnet se retira en son château d'Asham, après la mort de sa femme, Lady Jane Hewick, il avait amené avec lui son fils Walter, un beau jeune homme de vingt ans ; aimant, loyal, intrépide, le cœur franc, la main toujours ouverte, Walter fut bientôt adoré de tous. Quelque part qu'on le prononçât, son nom soulevait un concert de louanges et de bénédictions, qui avaient le mérite rare d'être méritées. Aussi, quelle orgueilleuse tendresse que celle de Sir Hewick pour son fils ! Quelles espérances il mettait, comme une couronne, sur ce front de vingt

purs que ses joues rosées. Les deux enfants s'aimèrent d'un amour chaste et vrai, que ni les années ni les chagrins ne devaient altérer. Ils s'aimèrent avec le bel enthousiasme de la jeunesse ; Killie sans penser qu'elle était trop pauvre et de naissance trop obscure pour devenir la femme de Walter ; Walter sans réfléchir qu'il était trop riche et de nom trop illustre pour épouser Killie ; d'ailleurs, Sir Hewick, le plus tendre, le meilleur des pères, qui n'avait jamais laissé en aucun un seul désir de son fils, n'hésiterait pas quand il s'agirait du bonheur de ce fils !

ans ! Il pensait quelquefois qu'aucune héritière des envions ne serait assez riche, assez noble, assez belle, pour devenir la femme de ce beau jeune homme, aux cheveux couleur d'or filé ! En attendant l'avenir, le père et le fils ne se quittaient guère. Toujours en chasse, en courses à travers bois et plaines, Sir Hewick et Walter étaient heureux.

Le bonheur trop complet appelle les jours sombres. Ceux-là arrivèrent. Walter rencontra un jour, dans un château voisin, Killie Langson, une adorable petite fée aux yeux noirs, noirs comme ses cheveux. Le cœur et l'âme de Killie étaient encore plus limpides que son regard, plus

Walter résista à l'ironie, aux menaces, et, ce qui était plus difficile, à la douceur. Fou de colère, Sir Hewick fit venir son tabellion, lui dicta un testament par lequel il déshéritait son fils, et ordonna à celui-ci de quitter le château. Le lendemain matin, Walter était parti, emportant avec lui ses armes, et quelques bijoux ayant appartenu à sa mère. Sur sa table, on trouva une lettre pour Sir Hewick, lettre pleine de regrets et de tendresse, mais lettre d'adieu !

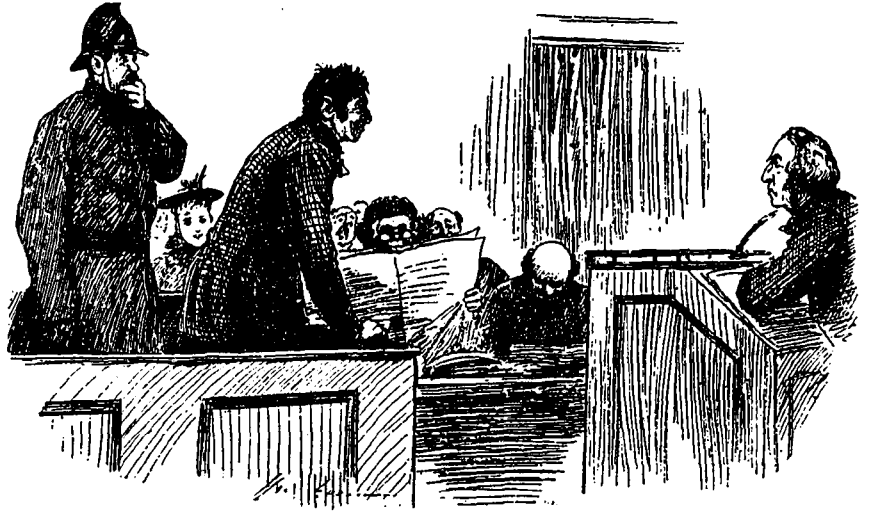
Dix ans avaient passé depuis ce jour-là. Dix années, dont chaque jour était plus triste que le jour précédent. Le pays tout entier avait pleuré le départ de Walter. Les mères, les enfants, dont il était l'idole, maudissaient la dureté de Sir George. Pas un incendie, pas une maladie, pas un accident ne survenaient, sans qu'on murmurât que la malédiction de Dieu était sur la maison d'Asham, depuis le départ du jeune Hewick.

Mais la blessure la plus profonde était au cœur du vieux lord. Son orgueil l'avait d'abord soutenu ; peu à peu l'orgueil fléchit. Il devint taciturne ; il cessa de chasser, de monter à cheval ; il resta des semaines entières sans voir personne, sans sommeil, sans appétit, défendant même l'entrée de ses appartements à ses serviteurs.

C'est pourquoi, en ce matin d'avril, Sir George Hewick, l'œil mauvais et les sourcils froncés, restait debout près de la fenêtre d'une des salles de Hewick Castle.

Depuis quelque temps déjà, le baronnet lais-

## LA VÉRITÉ VRAIE



Le recorder. — Vous voilà encore ! Qui vous a amené ici, cette fois ?  
Le prisonnier. — Deux hommes de police, Votre Honneur.

Le recorder. — Ivre, je suppose ?  
Le prisonnier. — Oui, Votre Honneur, ils étaient ivres tous les deux.

## CHACUN SON AFFAIRE



Madame Videgousset. — Qu'est-ce que tu fais, là, Jean ?  
Monsieur Videgousset (regardant par le miroir l'inspection de sa femme dans les poches de son pantalon). — Je m'occupe de mes affaires. Et toi, que fais-tu ?  
Madame Videgousset. — Moi aussi.

Contrairement à toutes les prévisions, le baronnet, en apprenant l'amour du jeune homme pour Killie, entra dans une véritable fureur, lui qui avait rêvé pour son héritier peut-être une alliance princière, le voyait épris d'une enfant sans position sociale et sans fortune ; quelle déception !

Sans ménagement, dans les termes les plus durs, Sir Hewick enjoignit à Walter de ne plus penser à cette sottise, et de rompre toute relation avec celle qu'il appelait — cette fille. — Mais l'amour avait donné au jeune homme une force nouvelle ; avec respect, mais avec fermeté, il répondit à son père qu'il aimait Killie, et que Killie serait sa femme. Le baronnet employa tour à tour l'ironie, la douceur, les menaces ;

sait aller son regard de droite et de gauche, sans rien fixer, quand son attention fut soudainement attirée. Plusieurs hommes, occupés à niveler les cailloux d'un sentier contournant l'aile droite du château, et aboutissant à un petit bois, s'arrêtaient dans leur travail, pour écouter un récit que leur faisaient deux femmes, accourues vers eux. D'abord étonnés, puis intéressés par le récit, les hommes posèrent leurs outils, et coururent dans la direction indiquée.

Comment se fit-il que Sir Hewick, si indifférent à tout, se sentit saisi de la curiosité de savoir ce qui se passait du côté du petit bois. Cette curiosité était si vive, qu'il sortit de la salle, descendit le perron et tourna à droite. Autour d'un gros hêtre placé à la lisière du bois, des hommes debout, des femmes penchées, regardent quelque chose à terre.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demande la voix dure de Sir Hewick, que personne n'a vu s'approcher.

— Mylord, c'est, c'est...

Les groupes s'écartent, et mylord regarde.

Presque recouverte par les lichens, les mousses, les menthes, les roses sauvages et les mille fleurettes des haies et des bois, une enfant de cinq à six ans est là, endormie. Ses cheveux noirs bouclés se mêlent aux fleurs, sa joue rose s'appuie sur les fleurs, son petit corps est à demi caché par les fleurs !

Sir Hewick regarde, et dans son cerveau passe

un souvenir de quelque visage déjà entrevu ; n'est-ce pas sous cette forme que l'on représente les fées et les elfes ?

— Qui a amené ici cette enfant ? demande le maître.

— Mylord, nous ne savons ! Quand nous sommes venus au travail, elle n'était pas là !

— De vous, qui l'a vue le premier ?

— C'est moi, Elsie Ellock, votre honneur ! en venant apporter le repas de mon mari.

— Comme elle dort ! murmure Sir Hewick dont la voix trahit une légère inquiétude.

Il se penche sur l'enfant, écoute la respiration.

— Ce n'est que du sommeil, Dieu merci, dit-il tout bas. Puis, se tournant vers la femme qui avait parlé :

— Elsie Ellock, prenez l'enfant dans vos bras, et venez, dit-il.

Ce fut dans la chambre de Lady Jane, et dans le lit de Lady Jane, que, deux heures plus tard, l'enfant s'éveillait et souriait à Sir Hewick.

— Dis-moi, comment t'appelles-tu, ma petite fée ? dit doucement le vieillard en réponse à ce sourire.

— Je m'appelle Madely, répondit la petite fille.

Dix autres années ont passé, mais non pas tristes et douloureuses comme celles qui les ont précédées. On dirait, au contraire, que la joie et le bonheur sont rentrés à Hewick Castle depuis le jour où la petite Madely a été trouvée sur son lit de fleurs. Tout d'abord, le vieux lord a installé la mignonne dans un des appartements du château.

Elsie Ellock, dont le mari a été nommé par le maître jardinier en chef de Hewick Castle, est devenue la gouvernante de l'enfant. Ça été d'abord des rires, des jeux, des courses dans le parc, en compagnie de Fox, le grand lévrier gris. Puis, à mesure que l'enfant a grandi, ça été des maîtres de toute sorte que Sir Hewick a fait venir à grands frais d'Edimbourg. L'enfant est devenue jeune fille, et elle sait tout ce que doit avoir ap-

pris une demoiselle de haut rang. En vérité, le baronnet n'eût pu faire plus pour sa fille, si le ciel lui en eût donné une ! Mais ce que nul n'a appris à Madely, c'est cette adorable candeur, cette douceur exquise, ce charme virginal qui double encore sa beauté ; Madely est devenue ce qu'était autrefois le jeune Walter, la providence des gens du pays. Comme lui, elle console les misères, sèche les larmes, ranime l'espérance chez ceux qui souffrent. Comme lui, elle est partout bénie et partout adorée. Sir Hewick la nommela joie de son cœur, le régala de ses yeux. Quand ils font ensemble de longues promenades, que Madely sait toujours diriger du côté où se trouve quelque infortune à soulager, c'est beau de voir Sir Hewick, droit et robuste encore, sur le bras duquel s'appuie cette grâce et cette jeunesse !

Depuis quelques semaines, Sir Hewick est devenu soucieux. Il lui semble que les joues de Madely sont moins roses, ses yeux moins brillants, son sourire plus rare. Bien des fois il a interrogé l'enfant.

— Qu'as-tu Madely, tu sembles triste ?

— Je n'ai rien, mylord ! répond doucement la fillette.

— Ne désires-tu rien ? es-tu heureuse, Madely ?

— Je ne désire rien, et je suis heureuse près de vous, mylord !

Elle ne dit pas la vérité. Bien souvent, la nuit, quand personne ne la voit, Madely pleure en lisant et relisant des lettres, que lui remet à l'insu de tous la bonne Elsie Ellock. Pauvre petite Madely ! d'où viennent-elles, ces méchantes lettres dont la lecture rougit vos doux yeux ?

C'est un matin d'avril ; il est midi. Le ciel a de jolies teintes roses ; les fleurs s'entr'ouvrent timidement ; les oiseaux ramagent en sourdine ; une vague odeur de printemps flotte dans l'air...

Madely traverse lentement la grande salle, aux fenêtres demi closes, qui laissent filtrer les rayons du soleil. Tout en marchant, la jeune fille relit une lettre reçue le matin ; Madely est bien pâle, mais résolue pourtant.

— Il le faut ! il le faut ! murmure-t-elle en serrant la lettre dans son corsage.

Arrivée à la porte de la bibliothèque où se tient Sir Hewick, elle frappe doucement :

— C'est toi, Madely ? demande la voix du baronnet.

— Oui, c'est moi, mylord.

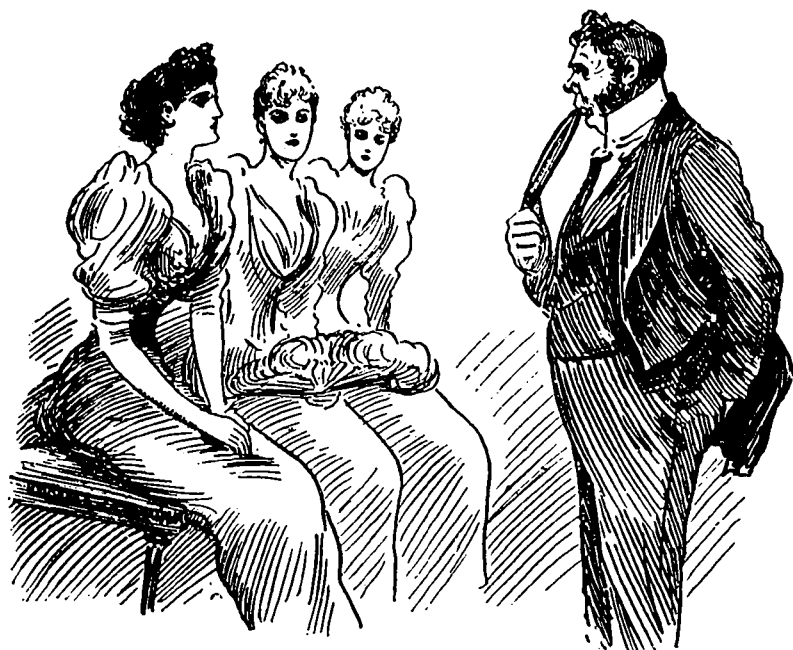
— Viens ! mignonne ! viens !

Le vieillard pose le livre qu'il est en train de lire.

— Mais que fais-tu ? s'écrie-t-il en voyant l'enfant plier les genoux devant lui.

Il veut la relever, elle résiste.

HOMME D'AFFAIRES



Elle. — Qu'est devenu votre fils, monsieur Sacapoil ?

M. Sacapoil. — Il est entrepreneur de pompes funèbres à Ottawa.

Elle. — Et réussit-il ?

M. Sacapoil. — Il ne peut pas en être autrement. Il a fait ami avec tous les médecins de la ville.

— Mylord, il faut que vous m'écoutez ! Mylord ! je vous ai trompé.

— Toi, me tromper ? Comment ? Mais tu ne sais ce que tu dis !

— Je vous ai trompé, mylord, en vous laissant croire que j'ignorais le nom de mes parents. Depuis longtemps je l'ai appris ! Oh ! n'accusoz d'abandon ni mon père, ni ma mère, mylord ! Ce qu'ils ont voulu en me confiant à vous, ce n'était ni votre fortune, ni les bienfaits dont vous m'avez comblée ! Ce qu'ils voulaient pour moi, mylord, c'était votre affection !

— Madely ! je ne comprends pas !...

— Mylord ! Killie Langson est le nom de ma mère ! Mon père s'appelle Sir Walter Hewick. Avec un cri, le baronnet a pris l'enfant dans ses bras.

— Madely ! Madely ! Madely ! répète-t-il en la couvrant de baisers.

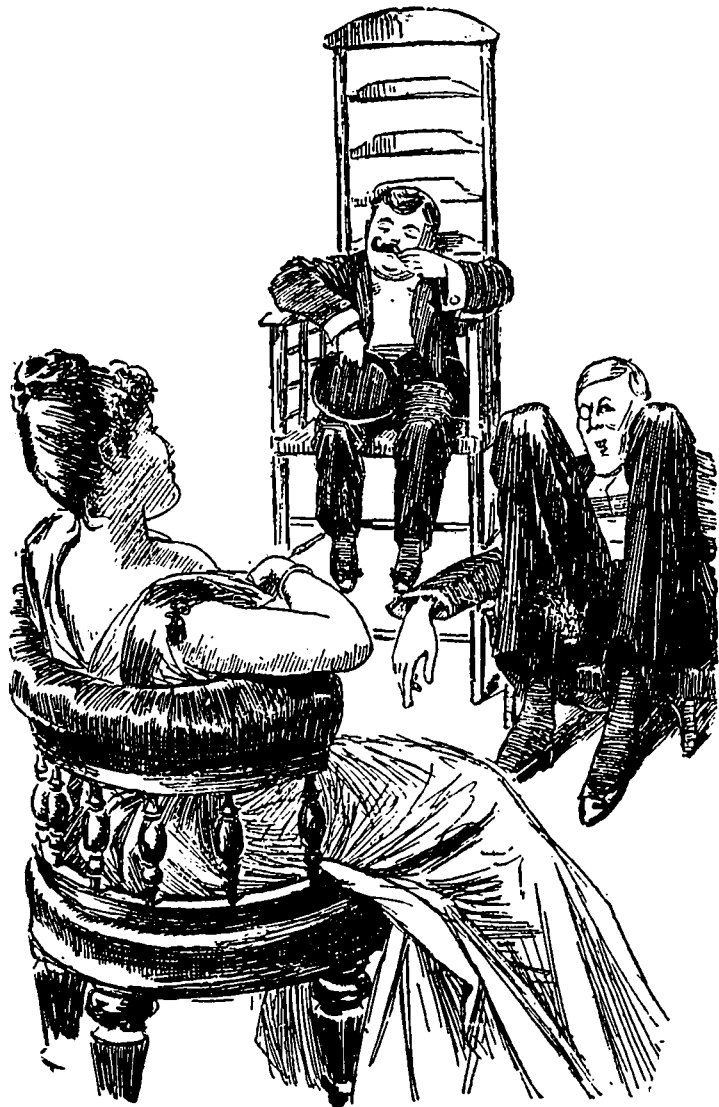
Puis étendant la main :

— Fille de mon fils, je te bénis ! dit-il.

Sir George Hewick, entouré de son fils, de sa belle-fille, qu'il aime maintenant presque autant qu'il aime Walter, a vécu assez longtemps pour voir se réaliser ses rêves d'ambition. Sa petite fille est devenue la femme de lord Cleveland, duc et pair d'Angleterre, qui donnerait ses comtés et ses richesses pour un sourire de sa douce Madely !

GEORGES GRAND.

LA LOI DES CONTRASTES



Elle. — Si nous joinions à " Madame demande sa toilette ", peut-être que chacun pourrait retrouver son siège !

LE RESPECT DU GOUVERNEMENT

Jadis, à Venise, l'on jouissait d'une liberté en quelque sorte absolue ; la seule et majeure condition pour n'être nullement inquiété consistait à ne parler ni en bien ni en mal du gouvernement ; car à le louer on risquait presque autant qu'à le dénigrer. Un sculpteur génois s'entretenait un jour avec deux Français qui critiquaient ouvertement les actes du Sénat et des conseils. Le Génois autant par crainte que par conviction défendit autant que possible les Vénitiens.

Le lendemain il reçut l'ordre de se présenter devant le Conseil. Il arriva tout tremblant. On lui demanda s'il reconnaissait les deux personnes avec lesquelles il a eu une conversation sur le gouvernement de la République. A cette question sa peur redouble. Il répond qu'il croit n'avoir rien dit qui ne fut en tous points l'apologie des gouvernants.

On lui ordonne de passer dans une chambre voisine, où il voit les deux Français pendus morts au plancher. Il croit sa dernière heure venue. Enfin on le ramène devant le Conseil, et celui qui le présidait lui dit : " Une autre fois, gardez le silence : notre République n'a pas besoin d'un apologiste comme vous."

(Musée des Familles).

## CONSCIENCE CALME

— Eh ! mon Dieu, oui, j'ai failli me tuer un beau jour, tout comme un ponte décaqué ! s'écriait-il en tournant bêtement ses pouces sur son ventre.

Il sourit d'un air fat de mon étonnement, huma lentement son café et prononça sacramentellement la phrase :

— La fin justifie les moyens.

Nouveau silence. Il alluma un londrès, et tira deux ou trois bouffées et continua :

— J'avais vingt ans lorsque je vins à Paris, besoigneux et le gousset peu rempli. Je t'assure que je ne songeais pas du tout à manger des écrevisses en cabinet particulier, comme nous le faisons maintenant. Toutes mes pensées tendaient à ce but unique : faire fortune. Faire fortune ! Ces deux mots réalisaient pour moi toutes les aspirations et tous les désirs. J'en rêvais la nuit, je les voyais s'auroler de pièces d'or, qui brillaient, à m'en faire fermer les yeux d'éblouissement.

Malheureusement il y avait alors dans ma tête ce fatras de principes d'honnêteté que ma mère s'était tue à m'inculper. Elle avait l'esprit un peu étroit, mais, à part cela, elle croyait bien faire.

Tel que tu me vois, j'ai été jusqu'à quinze ans à l'école, et si je l'avais voulu, j'y serais resté plus longtemps. Mais je n'y tenais pas.

A vingt ans, j'étais garçon de magasin dans cette petite ville de Clermont où s'est écoulée mon enfance. J'étais dévoré d'une grande ambition, et ce n'était pas en portant des paquets ou en gribouillant des factures que je pouvais la satisfaire. Aussi me décidai-je, certain soir où je m'étais querellé avec le patron, à fuir la ville et à venir dans ce Paris dont on parlait tant, et qui m'attirait comme un paradis. J'avais encaissé dans la journée une facture de deux cent francs, quo par la plus grande des négligences mon patron avait oublié de me réclamer et que je n'avais pas songé à lui remettre. Je t'affirme que j'hésitai longtemps à m'approprier cet argent ; je croyais accomplir un crime. Mais que faire ? Rentrer chez ma mère, dans cette petite vie monotone qui m'obsédait, attendre le lendemain où j'aurais sûrement été chassé de mon emploi ? Dans tout ceci, il n'y avait rien de bien souriant. Et puis ce diable de Paris m'attirait à un tel point qu'un jour où l'autre j'aurais tout quitté pour le voir. Je ne décrirai pas le combat violent qui se livra en moi jusqu'à l'heure où je me glissai sournoisement dans la gare, le front bas et les yeux troublés, car je craignais à chaque instant de me voir saisir au passage. Frayeurs vaines.

Je vis Paris. De toutes mes désillusions, celle-ci fut la plus cruelle ! Mes deux cents francs, ou du moins ce qui en restait, me durèrent huit jours. Et je les dépensai avec une parcimonie ex-

trême, me privant de tout ce qui me paraissait superflu, car je n'étais pas sans crainte pour l'avenir. Après ces huit jours, j'essayai de trouver un emploi, ce fut en vain ; je n'avais pas de recommandations pas de références, et les bureaux de placement regorgeaient.

Deux ans se passèrent pour moi dans la plus affreuse misère, je vécus d'expédients, et souvent, moi qui gardais toujours mes aspirations honnêtes, je fus forcé de donner des crocs-en-jambo à ma conscience. Peu à peu la monstruosité du vice diminua à mes yeux, j'en arrivai à considérer le vol comme une chose toute naturelle. Je voyais à mes côtés, chaque jour, des hommes, des enfants, qui vivaient de larcins et de rapines, et qui n'étaient pas inquiétés.

Et puis, j'étais las de cette vie de misères, de ce dîner problématique après lequel je courais dès le point du jour ; de cette couche dure et froide sous les ponts ou dans les maisons en construction. J'étais jeune, j'étais fort, je sentais un sang bouillant courir dans mes veines, et lorsque tous les désirs inassouvis qui dormaient dans mon cœur la firent éclater, comme une chaudière trop longtemps chauffée, je fus envahi par la rage et le désespoir. Miséricorde ! j'ai pu aller dans les rues en haillons, sans souliers, le ventre creux, tandis que de moins honnêtes que moi me coudoient d'un air de dédain, l'estomac apaisé. Ah ! quand je pensais à ce dédain, je ne voyais plus clair et si j'avais eu un couteau dans ma main, malheur à celui qui se fut trouvé à sa portée ; j'accumulais dans mon esprit de terribles représailles contre la société qui me repoussait de son sein.

Oui, mon cher, j'ai vécu deux ans ainsi, deux siècles ! j'ai fait tous les métiers, j'ai été colporteur, crieur public, que sais-je encore ! Et j'étais toujours honnête, je croyais toujours qu'il n'y avait d'autres moyens pour s'enrichir que de bien travailler et de prendre seulement ce qu'on veut bien vous donner. Et je t'assure, je me surpris souvent la nuit à me retourner dans une insomnie poignante, bourré de remords de mon furtif départ de Clermont.

C'est dans un de ces moments de honte farouche de moi-même que j'appris, je ne sais comment, je crois en lisant un journal à faits-divers, qu'une pauvre veuve, ma mère, s'était suicidée à Clermont en s'endormant près d'un feu de charbon de bois. Le journal ajoutait quelques renseignements. Cette pauvre femme avait accompli son acte de désespoir parce qu'un négociant de l'endroit, à qui son fils avait dérobé deux cent francs qu'elle n'avait jamais pu rendre, avait fait saisir ses meubles. Elle était morte, l'honneur sauf, ayant ainsi lavé son nom du vol de son fils.

## COINCIDENCE



1  
Mademoiselle Lincresta vient de perdre son fameux dachshund...

11  
...au moment où madame Serrelapogue trouve un boa des plus ravissants.

Ah ! que de larmes ne versai-je pas, en lisant ces lignes où mon crime était retracé avec tant de vérité ! Ma mère était donc morte pour moi ! Je voulus mourir aussi. Et c'est le cœur bouillonnant de rage, la douleur et la haine dans l'âme que je me rendis comme un fou sur le premier pont qui s'offrit à moi, avec l'intention bien déterminée d'en finir avec l'existence.

O étrangeté du hasard ! Combien je te bénis aujourd'hui de t'être trouvée sur mes pas, ô bourse bénie ! Aujourd'hui que j'ai vu que la vie n'est qu'une grande loterie, où les mal partagés n'ont qu'à savoir prendre d'une façon ou d'une autre la place des heureux ! Et que les heureux se laissent déposséder de leur lot sans savoir se défendre.

Dans ma course fiévreuse, je heurtai du pied un portefeuille que je ramassai et qui contenait plusieurs milliers de francs. J'eus longtemps l'envie de le rejeter loin de moi et d'accomplir mon sinistre projet. Puis, poussé par mon honnêteté même, et m'étant dit que le portefeuille pouvait tomber dans des mains d'un moins scrupuleux que moi, je me décidai à porter ma trouvaille au prochain commissariat de police. Après, je serai libre de revenir à la Seine.

En route, je palpais et retournais le portefeuille entre mes doigts. J'éprouvais à ce jeu une espèce de frisson d'envie.

— Et pourtant, me disais-je, il y a là de quoi vivre sans rien faire. Je pourrai trouver un emploi, après m'être vêtu à neuf, et je reporterai ensuite, intégralement, l'argent à son propriétaire. — Un moment après, je songeais que pour cet argent il me faudrait travailler plusieurs mois, que ce serait bien long et que le propriétaire du portefeuille n'espérerait plus une restitution, et que, vraisemblablement, il me serait impossible de la faire... Brusquement surgit à mon esprit ce mot magique : la Bourse ! et je pourrais le rendre immédiatement, en empochant le gain, bien entendu ! Et dire que cette idée-là ne m'était pas venue plus vite ! Cependant elle était bien simple !

Le lendemain, après m'être lesté l'estomac, après m'être vêtu chez un tailleur en vogue, je jouai à la Bourse. La fortune me favorisa. Quoique je fusse alors fort novice dans ces questions, toutes mes opérations réussirent. Et l'argent du portefeuille, en un mois, s'est trouvé doublé !... Mais mes bonnes intentions s'étaient enfuies comme un nuage, et la restitution promise ne vint jamais...

Il y a déjà longtemps de cette histoire, en tous points véridique. La chance, depuis, m'a toujours favorisé et aujourd'hui je peux, sans me flatter, me poser à la tête de la haute finance parisienne. Tiens, si tu passes boulevard des Italiens, no..., tu verras mon nom en énormes lettres dorées !

LÉON RIOTOR.

## AFFAIRE DE SAISON



1  
Le propriétaire et le plombier à la fin de l'été.

11  
Le plombier et le propriétaire à la fin de l'hiver.

## FEUILLETON DU SAMEDI

## LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

## LE DUC ET LE MENDIANT

V

ENTRE DEUX MESSSES

(Suite)

Le maître des Delicias se montra au seuil, l'oreille basse. Il craignait une nouvelle algarade.

—Galfaros, commanda don Juan, apporte à don Vincent de Moncade y Avalos, marquis de Pescaire, cousin du roi, un carafon de petit vin, un morceau de gros pain et une tranche de ton plus mauvais fromage.

—Par saint Janvier de Naples, où mon aîné de Moncade est vice-roi, riposta Pescaire, nous avons fait en campagne de plus tristes repas que cela ! Mets vingt flacons de vin, Galfaros, autant de pains que tu voudras, et le plus gros de tes fromages, et va porter le tout à ces malheureux que mon noble cousin a réduits au silence... va !

Ramire enveloppa dans un même coup d'œil don Juan de Haro et celui qui parlait ainsi. Pescaire avait la tête haute et le sourire sur les lèvres. Les sourcils du comte de Palomas étaient froncés légèrement.

Cette race des Moncade produisit toujours de beaux et vaillants soldats. Il semblait à Ramire que le marquis de Pescaire, ce pâle jeune homme au regard froid et ferme, était là, parmi ces efféminés, comme une opposition vivante ou comme un héroïque reproche.

Ramire but une dernière gorgée et reposa ses vivres. Il n'avait plus faim.

Peut-être eût-il quitté la place en ce moment, car il la sentait dangereuse, et son ferme vouloir d'éviter toute querelle frivole lui conseillait la retraite, mais un faible mouvement agita les planchettes de la jalousie.

Le cœur de Ramire bondit dans sa poitrine. Tout ce qui l'entourait disparut pour lui, depuis l'insolent mignon qui venait de l'outrager, jusqu'aux généreux seigneur dont les actes et les paroles avaient mis un peu de baume sur la blessure vive de son orgueil.

Il ne voyait rien cependant, car le soleil, frappant les planchettes, laissait tout ce qui était au delà dans une obscurité absolue, mais il croyait deviner dans cette ombre une forme svelte et gracieuse. Bien plus, il croyait sentir comme un vivifiant rayon qui lui réchauffait le cœur.

Ce rayon, c'était un regard d'Isabel.

Quand le seigneur Galfaros, escorté de ses servantes et valets, se rendit au parvis de Saint-Ildefonso pour exécuter l'ordre du marquis de Pescaire, les gueux étaient au repos. L'office était commencé depuis quelque temps déjà, et personne ne se présentait plus pour entrer dans l'église.

Gabaeho, Mazapan, Picaros et la vieille école s'étaient arrangés de leur mieux pour faire un somme. Le poitrinaire Caparrosa se tenait à l'écart, rêvant ou faisant des vers peut-être, car il était poète. Don Manoël Palabras, Escamarujo, Domingo et Raspadillo jouaient le *revesin* sur une marche, avec des cartes que l'inquisition n'aurait pas pu saisir, tant elles étaient souillées et

effacés. D'autres romantiques agitaient les dés ou faisaient danser les osselets agiles. Maravedi et la jeunesse prenaient leurs ébats sur le pavé.

Ce fut une liesse générale à la vue des pots où moussait le vin blanc de Llerena, tout le monde fut sur pied en une seconde, et les chapeaux balancés au-dessus des têtes ponctuèrent une longue acclamation en l'honneur du noble Moncade. Puis le partage se fit, et le festin commença sur les degrés servant de table.

Ce beau Juan de Haro semblait maintenant tout triste.

—Bois pour tégayer, Palomas, dit Soto-Mayor, et conte-nous ta dernière bonne fortune.

Palomas ne but point. Il secoua la tête en bâillant.

—Allons, don Juan, notre maître, s'écria Julian de Silva, l'histoire de la litière et des deux nègres.

—Don Juan pense à son mariage, repartit Luna ; voilà ce qui lui donne de la mélancolie.

—Avec qui te maries-tu, cousin ? demanda Pescaire, qui s'était replongé tout au fond de sa nonchalante indifférence.

Palomas lui tendit la main en souriant avec un reste de mauvaise humeur.

—C'est peut-être toi qui as raison, cousin, dit-il ; j'en suis encore à ce jeune cavalier et aux gueux. J'aurais pu ôter mon chapeau ou ne le point mettre auprès de son épée... et tu m'as appris qu'avec quelques ducats on fait taire les clameurs de la mendicité tout aussi bien qu'avec les menaces. J'ai envie de faire des excuses à ce jeune homme.

—Généreux cœur ! s'écria Narciso avec admiration ; le comte-duc doit être fier de son neveu !

—Tu es bon, Palomas ! dirent Silva et Soto-Mayor : c'est pour cela que nous t'aimons.

Pescaire lui serra cordialement la main.

—Cela est vrai, Juan, murmura-t-il, tu es bon. Quand nous étions tous deux enfants, je me souviens que tu valais mieux que moi. Ton bonheur est difficile à porter, crois-moi : les hommes te flattent et les femmes te gâtent. Souviens-toi de moi quand tu auras besoin d'un ami.

—Par la mort ! gronda le gros Narciso, voudriez-vous insinuer que nous sommes de faux amis.

—La paix ! interrompit Palomas.

—Je dirai de vous tous comme je dis de lui, reprit Pescaire, vous êtes bons... mais c'est un courant de folie qui entraîne aujourd'hui la noblesse espagnole. Les Français sont faits autrement que nous : chez eux, le vice ne tue pas toujours le cœur ; voilà que nous leur avons pris leurs vices... .

—A l'amende ! Moncade, à l'amende ! crièrent dix voix en même temps. Il est défendu de dire que nous copions les gens de France.

—Plût à Dieu qu'il fût défendu de le faire !

—A l'amende deux fois ! à l'amende !

Moncade jeta sa bourse sur la table et dit :

—Payez-vous, je n'ai pas fini. Le Français est léger, sceptique, frondeur et chevaleresque en même temps. Il n'en est pas ainsi de nous ! Les chevaliers nos pères n'ont point eu de postérité.

—Tu n'as donc pas lu, interrompit Julian de Silva, l'histoire du bon hidalgo don Quichotte de la Manche ?

Un éclat de rire accueillit cette question, Moncade lui-même accepta la plaisanterie de bonne grâce.

—Si fait, dit-il en ouvrant sa bourse ; mais c'est moi qui joue ici le rôle de curé, maîtres fous que vous êtes ! Vous aussi vous vous

battez contre des moulins à vent. Vous êtes les don Quichottes de l'ironie française.

—A l'amende !

—Si don Quichotte avait tort de se barder de fer parmi des bourgeois vêtus de bon drap, que diriez-vous d'un homme qui porterait sous notre soleil andalou un manteau de fourrures ? Les pays diffèrent comme les âges. Il y a le donquichotisme de lieu qui vaut bien le donquichotisme du temps. Quiconque transporte la folie française dans notre grave Espagne...

—A l'amende ! à l'amende !

—Vous avez compris : j'ai dit. Cela me coûte dix pistoles. Sancho Pança sois notre trésorier.

Il jeta les dix pièces d'or sur la table, devant le petit Narciso de Cordoue, qui se leva, blême de rage, et s'écria :

—Qui appelles-tu Sancho Pança ?

—Il en faut un partout où fleurit don Quichotte, répondit Moncade froidement.

Il poursuivit, en s'adressant au neveu d'Olivarès, pendant que Soto-Mayor et Luna apaisaient Narciso de leur mieux :

—Tu m'as demandé mon avis, don Juan : je te le dois : il va encore te déplaire. Ce jeune rustre, comme tu l'appelais naguère, n'a pas besoin de tes excuses, car il a méprisé ton insulte.

—Méprisé ! se récria le neveu du favori.

—Regarde ! répondit Pescaire. Il ne songe plus à toi.

Palomas tourna en effet les yeux du côté de Ramire. Celui-ci avait aux lèvres un doux sourire. Evidemment il se donnait tout entier à ses pensées.

Palomas se mordit les lèvres et murmura :

—C'est un rêveur. Je me suis occupé de lui deux fois de trop.

—O mes amis, disait cependant Picaros, rajeuni de soixante-dix ans par le petit vin de Llerena, du temps que ce palais avait un maître (il montrait à l'aide de son verre plein la maison de Pilate), il en était ainsi chaque dimanche. Ce qui vous semble une fête inespérée arrivait à l'heure fixe, quatre fois par mois. Les jours de la semaine, on faisait l'aumône à la grande porte du palais qui donne sur la rue des Sept-Douleurs ; le dimanche, les valets de Medina-Celi apportaient ici où nous sommes six grandes tables qui emplissaient tout le parvis. On les couvrait non pas de fromage moisi et de pain dur comme celui que nous a donné Galfaros, ce fils de Maure, mais de nobles viandes et de flacons de vin andalou. Les coteaux de Medina-Celi, chargés de vignes, s'abaissent vers la ville de Xérès. C'était du vin de ce cru qu'il donnait aux pauvres !

—Il dit vrai, appuya Gabaeho, je me souviens de cela.

—Et qui nous a enlevé cette aubaine ? reprit le centenaire, ô mes amis ! c'est celui qui veut nous chasser maintenant de Séville et nous envoyer mourir dans la poussière des grandes routes. C'est Olivarès, que Dieu le confonde !

—Que Dieu le confonde ! répéta Caparrosa la bouche pleine : mais il n'osera pas nous chasser de Séville, c'est moi qui vous le dis. Il sait que dans vos rangs se trouve un nommé Caparrosa...

—Non, sur ma foi ! répondait en même temps Palomas aux instances de ses compagnons, je ne vous dirai point un mot de mon aventure d'amour.

Vous ne saurez rien de la litière empanachée, rien des deux nègres vêtus de blanc, rien de la perle de beauté qui m'a prêté pour un jour les féeries orientales de son palais. Mon cousin de Moncade m'a converti par son attendrissante homélie ! Si je n'avais bouche close sur tout cela, mon cousin de Moncade

m'accuserait avec une sorte de raison d'imiter l'indiscrétion française et la forfanterie d'outre-monts. Mes féaux, parlons plutôt de mon mariage.

—C'est cela, don Juan, fit le chœur complaisant, parle-nous de ton mariage.

—Don Juan marié! Lope, Calderon ni Cervantes n'ont fait cette comédie-là, que je sache!

—Ce n'est pas Cervantes, répondit le jeune comte de Palomas, ce n'est pas Lope de Vega, ce n'est pas même notre ami Calderon de la Barca qui veut faire cette comédie, mes féaux, c'est le respectable don Pascual de Haro, marquis de Zuniga, mon grand-oncle, premier ministre de fait. Ces respectables personnages, assistés de mon parrain Balthazar de Zuniga y Alcoy, président de l'Audience de Séville, se sont mis dans la tête que ma jeunesse était finie, parce que ma vingt-quatrième année vient de sonner. Ils disent que j'ai des dettes, comme si tout le monde n'en était pas surabondamment persuadé. Ils prétendent que ma santé se ruine, ce qui est une erreur manifeste, puisque le corps médical de Séville est la seule confrérie à laquelle je ne doive pas un traître maravedis. Je vous prie, messieurs, buvons à la santé de ma femme.

Tous les verres s'emplirent et se choquèrent, tandis que toutes les bouches répétaient :

—Buvons à la santé de la femme de don Juan!

—La connais-tu, la femme? demanda Moncade après avoir bu.

—Dieu m'en garde! répondit le jeune comte qui replaça son verre vide sur la table; où diable veux-tu que je l'aie vue? Elle habite depuis quinze ans le fin fond de l'Estramadure. Ai-je l'air d'un hidalgo de Balajoz, par hasard?

Ce mot Estramadure entra comme un coin dans la rêverie obstinée de don Ramire. Il entendit ce mot.

Nous ne pouvons pas dire qu'il fut éveillé du coup, car on n'abandonne pas volontiers ces nuages délicieux où son esprit planait à cent piques au-dessus du sol vulgaire. Mais enfin son rêve fut entamé; il écouta d'une oreille.

—Je ne connais pas ma femme, reprit le comte de Palomas; je sais seulement qu'elle est unique héritière d'un domaine égal en étendue à la moitié du territoire de Séville, qu'elle a dix huit ans, qu'elle est belle de cette beauté un peu barbare des filles de la montagne, qui donne parfois de la jalousie à nos adorées Madrilènes; qu'elle est dévote, et qu'un jeune sauvage a pris l'habitude de chanter des romances idiotes, le soir, sous ses balcons...

—Ah! ah! lit-on de toutes parts.

—J'étais bien sûr, ajouta Pescaire, que le fou n'acheverait pas sans éblouir un peu sa fiancée!

—Moncade, dit Julian de Sylva, tu tournes au trouble-fête! Que diable! c'est joli, tout cela!

—C'est charmant! appuya le chœur.

—C'est d'autant plus joli, poursuivit Palomas, que notre cher maître Herrera, la lumière de l'escrime espagnole, m'a enseigné, il y a plus de quinze jours, une riposte de pied ferme qui dort dans ma mémoire et dont je n'ai pas encore trouvé l'occasion de faire usage.

—Voyez-vous! s'écria Narciso qui cherchait à placer son mot, un Espagnol peut tout oublier hormis le point d'honneur!

—Le point d'honneur est une vieillerie, répartit Palomas: mais voilà déjà deux fois que Herrera me demande avec son accent des Asturies: Comte, avez-vous essayé de ma riposte? Je suis humilié, voilà le fait.

—Fanfaron d'impudeur! murmura Pescaire.

—Quand il a par hasard un bon sentiment, il le renie! ajouta Luna en forme d'éloge.

—Il est superbe! conclut Narciso, écarlate d'admiration.

—Ah ça! mes chers Seigneurs, répartit le jeune comte qui tendit son verre, expliquons-nous bien, je vous prie. Tenez-vous la jalousie pour un bon sentiment?

—L'honneur... commença Soto Mayor.

—Je sais le reste, mon très cher, interrompit Palomas; voici Moncade qui aimerait mieux s'enivrer une fois par jour toute sa vie que de ne pas prononcer soir et matin son sermon sur la tempérance. Morbleu! comme on dit là-bas, ou ventre-saint-gris, comme dit notre Sancho Pança... le nom te restera, Narciso, mon pauvre compagnon, en sommes-nous encore à rabâcher les tirades de la comédie antédiluvienne? Guettons-nous nos sœurs et nos tantes comme ces affligeants personnages des comédies du vieux Lope? Avons-nous toujours à la bouche ce mot suranné: l'honneur, ce mot qui fait de la race espagnole un plastron étrange pour toutes les nations du monde? n'avons-nous pas encore raclé assez de mandolines et surveillé assez de balcons? Morbleu! corbleu! une fois de plus, morbleu! têtebleu! jarnibleu! il est temps que tout cela change.

Le monde marche, n'est-ce pas? pourquoi nous tous seuls resterions-nous stationnaires? A bas les fadeurs de Lope! à bas le pathos de Calderon! vive Cervantes, qui s'est au moins moqué de quelque chose! La moquerie, voilà le remède à tous les maux! Versez à boire! et quiconque dira qu'en ayant du bon sens on imite la France devra être brûlé vif par la jeune inquisition dont je me déclare le chef et le grand maître: l'inquisition du bon goût, de l'esprit et de la raison!

Il s'arrêta essoufflé. Tous ses camarades, y compris Moncade, battirent des mains.

Ramire écoutait maintenant. Nous ne saurions exprimer l'indignation scandalisée qui grandissait en lui.

Cet homme foulait aux pieds en se jouant tout ce que Ramire aimait et admirait: l'honneur qui était son idole et les vieilles lettres espagnoles qui avaient nourri et illuminé sa jeunesse solitaire.

Ramire se disait:

—Demain il fera jour! Quand j'aurai délivré le bon duc, je jure Dieu que je fournirai à celui-ci une verte occasion d'expérimenter le mérite de sa riposte de pied ferme!

Il avait à peu près oublié l'injure personnelle. C'était pour l'honneur, pour Lope de Vega et pour Calderon qu'il était en colère.

Là-bas, les gueux choquaient leurs derniers verres à la santé du bon duc de Medina-Celi et à la confusion d'Olivarez.

—Je suis vaincu, dit Moncade; la nouvelle théorie de don Juan, mon cousin, me paraît fort au-dessus de l'ancienne. L'épée n'est plus pour défendre l'honneur, mais bien pour essayer les ripostes de pied ferme. C'est haut et c'est large. La jeune inquisition n'a-t-elle point encore d'autres vieux vices à balayer?

—N'est-ce pas assez, s'écria le comte de Palomas, tout ce qui est ennuyeux, guitares, vers hexamètres, beaux sentiments, langueurs, fadeurs et le reste: Seigneurs, vous ai-je dit le nom de ma femme?

—Tu n'as oublié que cela, répondit Sylva.

L'âme de Ramire passa tout entière dans sa faculté d'ouïr. Il avait un pressentiment.

—Versez donc à boire, reprit don Juan; le nom de ma femme est un grand nom: plus grand que le tien, Cordova, et que le tien aussi, Luna; Moncade le vaut à peine, il ba-

lance à tout le moins Silva. Quant au mien, je compte le faire un peu plus glorieux que la Giralda. En faveur de cette noble ambition, Seigneurs, pardonnez-moi mes blasphèmes contre les antiques fanfares de nos poètes. Je vous le donne en dix; or, devinez!

—Sandoval! dit Luna, il y a une senorita...

—Le duc de Lerme, reprit Sylva, a laissé une nièce.

—Je connais une Bivar, ajouta don Narciso de Cordoue, descendant du Cid Campeador en droite ligne.

—Sancho! interrompit don Juan, celle-ci, tu ne la connais pas, ni toi, ni personne. Elle sort de terre. Pourquoi ne verse-t-on plus à boire? Cherchez, vous dis-je, et pendant que vous cherchez, je vais causer pour vous aider...

—Elvas? dit Julian.

—Albe? proposa Jaime de Luna.

—Cherchez, cherchez. Et voulez-vous que je vous dise ce qui rend ce parti le plus avantageux qui soit en tout l'univers? c'est qu'il n'y a ni beau-père ni belle-mère.

—Elle est orpheline?

—Non pas: le duc vit, la duchesse existe.

—Ah! ah! s'écria Cordova, c'est la fille d'un duc!

—Et d'une duchesse, Sancho, tu aurais inventé la poudre. Oui, gros splinx, c'est la fille d'un duc, du duc le plus duc de toutes les Espagnes, lequel est en prison, d'une part, sa femme est en exil de l'autre.

—Medina-Celi! prononça tout bas Moncade

Et toutes les voix répétèrent:

—Medina-Celi! Medina-Celi!

Ramire appuya ses deux mains contre son cœur. Une voix mystérieuse, avant toutes les autres, avait prononcé ce nom dans son âme.

—Bravo! mes féaux, s'écria Palomas; c'est affaire à vous de trouver ainsi du premier coup le mot des énigmes! Je puis bien dire au moins que je ne vous ai pas aidés.

—Medina-Celi! fit encore Moncade qui semblait tout rêveur.

—Cousin, dit le jeune comte en s'adressant à lui, vois un peu, je te prie, comme je tiens compte de tes leçons: voici ces déguenillés qui recommencent leurs hurlements intolérables; eh bien! je me bouche les oreilles et je les laisse en repos. Mais à quoi penses-tu donc, cousin?

Moncade ne répondit point, ou peut-être sa réponse fut-elle perdue au milieu de cette grande reprise du concert des gueux.

L'office du matin finissait. Nos mendiants, qu'ils fussent de la jeune ou de la vieille école, ranimés par le petit vin de Llerena, se remettaient vigoureusement en besogne. Leurs clameurs étaient, s'il se peut, plus aiguës et mieux nourries que tantôt.

—Seigneurs, demanda le jeune comte en riant, voulez-vous que je vous dise à quoi pense notre noble ami Vincent de Moncade? Moi aussi je devine les charades quand il me plaît.

Notre cher marquis fait des réflexions philosophiques sur ce grand nom de Medina-Celi: il songe aux tempêtes de cet océan qu'on nomme la Cour... Est-ce vrai cela, Pescaire?

—C'est vrai, don Juan, répliqua don Vincent; je ne suis pas beaucoup plus vieux que toi, mais j'ai vu mourir un roi et tomber deux ministres. Si le successeur d'Olivarez te traite comme il a traité Medina-Celi...

—Bien il fera, marquis! interrompit le jeune comte; en politique, je suis Turc. Si mon très illustre parent et protecteur se laisse jamais donner le croc-en-jambe...

Mais, reprit-il avec une certaine amertume

dans la voix, je m'aperçois que je scandalise ici tout le monde.

Pescaire lui tendit la main en souriant avec mélancolie.

—Juan, dit-il, tu vaud mieux que tes paroles, et tu méprises tes flatteurs.

—Seigneurs, s'écria Palomas triomphant, je vous prends à témoin ! Ce brave cousin a donné tête première dans le panneau ! Il me décerne un prix de vertu parce que j'ai dépouillé ce vêtement usé qui s'appelait autrefois la voix du sang. Morbleu ! je voudrais bien savoir ce qu'il y a dans le cerveau des sages. Pescaire, mon ami, je t'abandonne mon oncle très illustre, si tu as les dents assez longues pour le mordre. Conspires-tu ? je suis avec toi, si tu me prouves que tu dois réussir et si tu me promets suffisante aubaine.

Les visages s'étaient rembrunis, les regards inquiets se croisaient.

Ramire, étonné, s'interrogeait lui-même. Y a-t-il des monstres chez qui Dieu a supprimé la conscience ? se disait-il ; ou cet homme n'est-il qu'un fou, faisant carnaval d'infamies ?

—Pour en revenir, reprit Palomas, car mes opinions hardies vous donnent la chair de poule, je vois bien cela. . . .

—Cousin Juan, interrompit Pescaire, les opinions importent peu, mais il y a les espions de ton oncle.

—Un habile homme, Seigneurs, qui se laisse battre au dehors, il est vrai, mais qui défend sa place à l'intérieur avec ses dents et avec ses ongles. Voilà un ministre qui tient à son roi ! . . . Donc, au premier mot de cette extravagance, un mariage pour moi, j'ai poussé les hauts cris ; mais, plus tard, il m'a semblé original de m'entendre appelé Seigneur duc par toutes ces dames, et d'entrer du même coup en possession d'une fortune de plus de cent millions de réaux.

—On te ferait duc ? demanda Silva.

—N'y a-t-il pas le titre du beau-père ?

—Mais il vit !

—Pas beaucoup. Ces forteresses sont peu saines. Ne frémissez pas, surtout ! On m'a promis. . . .

Pescaire le regarda en face.

—Ne dis pas cela, don Juan, prononça-t-il sévèrement ; Dieu pourrait te punir en mettant la réalité à la place de ton éhonté mensonge.

Ils furent trois ou quatre pour répéter :

—Don Juan, ne dis pas cela !

—Têtebleu ! s'écria le jeune fou, moi, je prétends dire ce qui me convient. Et versez à boire ! fi de quiconque n'a pas le courage de son incrédulité ! J'épouse cent millions de réaux et le duché de Medina-Celi, voilà ma croyance. Je n'épouse ni une famille déchue, ni un favori tombé, ni une belle-mère dont le mariage fut, dit-on, mystérieux comme un roman d'aventures, ni surtout une petite sauvage qui laisse sa croisée ouverte toutes les nuits et qui se fait suivre dans ses voyages par je ne sais quel bandoulier à tous crins.

Je sais ce que je dis peut-être ! Le croquant était mêlé cette nuit à l'escorte qui accompagnait la duchesse et sa fille, lors de leur entrée à Séville !

—A Séville ! se récria-t-on à la ronde, la duchesse de Medina est à Séville !

Quelques regards furent échangés dans le groupe des courtisans.

Les cloches de Saint-Ildefonso sonnaient la grand'messe.

Ramire se leva. Il étouffait. Si quelqu'un eût fait attention à lui, on aurait pu le voir passer la main sur son front comme un homme qui sort d'un mauvais rêve.

Il jeta une pièce de monnaie sur la table.

Un combat se livrait en lui. Sa raison lui disait de s'éloigner ; quelque chose de plus fort que sa raison le retenait. Cet homme l'attirait comme un aimant. Sa main avait frémi quand il avait touché son épée pour la rattacher à sa ceinture. Cet homme lui appartenait.

—O mes amis, dit Picaros, sur le perron, voyez donc comme ce jeune gaillard au justaucorps de buffle dévore des yeux le neveu de Sa Grâce !

—Il a une belle rapière ! fit observer Caparrosa.

—Mais, ajouta Gabacho, qui oserait s'attaquer au neveu du favori ?

Le neveu du favori était trop fin, sous ses dehors évaporés, pour ne s'être point aperçu de l'étrange effet produit par ses dernières paroles.

Il faisait bon marché de tout, excepté de son propre intérêt, et son intérêt était que nul ne pût croire à une diminution dans le crédit du comte-duc.

—Il fallait bien, reprit-il négligemment, que je visse ma femme avant de l'épouser.

—Et c'est pour cela qu'on a révoqué l'ordre d'exil ? demanda Cordova stupéfait.

—Aurais-tu jugé plus convenable, Sancho, mon ami, répliqua Palomas avec hauteur, que je me fusse dérangé, moi, pour faire le voyage d'Estramadure ?

—Payez-vous, dit Ramire à Galfaros qui passait.

Don Juan le regarda par-dessus son épaule. Il se sentait en belle humeur.

Les courtisans étaient tout à fait retournés.

Le voyage de la duchesse à Séville grandissait désormais de dix coudées le neveu du comte-duc et le comte-duc lui-même.

—Sans rancune, mon camarade, fit Palomas, qui adressa à Ramire un signe de tête souriant.

Ramire pâlit et ne bougea pas. Palomas, sans plus prendre garde à lui, poursuivit en s'adressant à ses compagnons :

—Résumé général de la situation ; vous parlez, mes très-chers, à un duc de cent millions de réaux.

—Cela vaut bien le sacrifice de ta liberté, don Juan, fit le chœur.

—Vous vous trompez, mes féaux, repartit le jeune comte qui vida lentement son verre, rien ne vaut le sacrifice de la liberté. Comprenez-moi une fois pour toutes ; j'achète et je ne paye pas.

Mon titre et ma fortune m'imposent une femme ; c'est du moins l'apparence ; mais je n'aurai pas plus de femme que de beau-père ou que de belle-mère. Le beau-père à Alcala de Guadaïra en attendant que sa maladie empire, la belle-mère en Estramadure, la femme dans un couvent. . . . Ne vous récriez pas : c'est la loi de Guillen de Castro, de Calderon et de Lope. Nos ancêtres à fraises et à crocs sous le nez gardaient-ils autrement leur honneur ?

Il se prit à rire en promenant à la ronde son regard effronté.

Mais sa gaieté, factice ou non, fut brusquement coupée par une main lourde qui se posa sur son épaule par derrière.

C'était notre Ramire qui avait enfin pris son parti.

Ramire poussa d'abord un large soupir de soulagement, comme un homme qui relève la tête au-dessus de l'eau après un plongeon trop prolongé. Il était rouge encore de l'effort qu'il avait fait pour contenir son indignation ; mais l'affamé ne souffre déjà plus quand le potage fume sur la table ; au contraire, l'approche d'une jouissance vaut mieux souvent que la jouissance elle-même.

Ramire avait à ses lèvres un sourire con-

tent. Sa taille se redressait à l'aise et sa poitrine aspirait l'air à pleins poumons.

Il dit au neveu du favori, posément et sans se presser :

—Seigneur Juan de Haro, comte de Palomas, comme je vous ai entendu appeler, vous insultez les captifs, les proscrits et les femmes. Honte sur vous et sur ceux qui vous écoutent !

Vous ne serez pas duc, vous n'aurez pas cent millions de réaux, vous n'épouserez pas la noble Isabel ; me voilà ici pour vous l'affirmer sous serment, moi qui respecte tout ce que vous conspuez, moi qui crois en tout ce que vous niez, moi qui sers Dieu, moi qui aime l'honneur, moi qui défends les femmes.

(A suivre)

M. Clóphas Monier, No 740 rue Albert, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai été guéri d'une sérieuse attaque de grippe par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme James Parker, No 237½ rue Delisle, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai été guérie d'un gros rhume par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

M. Hormidas Desroches, No 752 rue Albert, Ste-Cunégonde, dit : "Plusieurs cas de rhume et bronchite dans ma famille ont été guéris par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette. C'est un remède très efficace et facile à prendre."

M. Eugène Leduc, No 756 rue Albert, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai été guéri d'une toux grave par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme Edmond Charette, No 166 rue Coursol, Ste-Cunégonde, dit : "Mon petit garçon a été parfaitement guéri de la coqueluche par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme Wm. Piché, No 149 rue Quesnel, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai été guérie par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette, d'une toux violente qui me faisait souffrir depuis longtemps."

## THEATRE - ROYAL

Semaine commençant Lundi, le 10 Avril, Après-midi et Soirées.

Le comédien distingué CHAS. E. VERNER supporté par une excellente compagnie dans la fameuse Comédie Irlandaise

## SHAMUS O'BRIEN

Jolis décors, superbes costumes, nouvelles chansons, danses, etc., etc.

Prix d'admission : 10c., 20c. et 30c.

Semaine suivante : La Compagnie Spectaculaire et Burlesque de RANTZ STANLEY.

## QUEEN'S THEATRE

Un bon siège réservé pour 50c.

Cette semaine, matinées mercredi et samedi ; Grande représentation à Spectacles

## SPIDER AND FLY

Lundi, mardi et mercredi, 17, 18 et 19 avril, Matinée mercredi

## LES CELEBRES MENESTRELS DE GORMAN

Spécialités inoublables, comédiens, chanteurs et danseurs.

SPLENDIDE SCENE NAUTIQUE

## "THE CRUISE OF THE NEPTUNE"

PAR DEMANDE SPECIALE

## "Gathering of the Clans"

La magnifique idyle du Sud

## SUNRISE ON THE BAYOU

Une splendide représentation par la compagnie d'opérette James Gorman

## "THE GOLDEN BALL"

Jeu, vendredi et samedi, 20, 21 et 22 avril, Matinée Samedi

## "JERUSALEM"

Sièges maintenant en vente.

**Pilules de Noix Longues**  
COMPOSÉES  
**de McGale**

RECOURVEMENTS DE SUCRE,  
Pour la guérison certaine de toutes

Affections bilieuses, Torpeur du  
Foie, Maux de Tête, Indiges-  
tions, Etourdissements.

Et de tous les malaises causés  
par le mauvais fonctionne-  
ment de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées,  
comme un des plus sûrs et plus efficaces re-  
mèdes contre les maladies plus haut mention-  
nées. Elles ne contiennent pas de mercure ni  
aucune de ces préparations. Tout en étant un  
puissant purgatif, pouvant être administré  
dans n'importe quel cas, elles ne contiennent  
aucune de ces substances délétères qui pour-  
raient les rendre préjudiciables à la santé des  
enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**  
PHARMACIEN  
2123 RUE NOTRE-DAME  
MONTREAL.

**A. LEOFRED**  
(Gradué des Universités Laval  
et McGill)  
INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.  
Succursale à SHEBRROOKE: à MONTREAL,  
17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.  
S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.  
La -Loct

**BELLE MUSIQUE A VENDRE**  
NOUS VENONS DE RECEVOIR  
3,000 MORCEAUX DE MUSIQUE  
QUE NOUS VENDONS  
**10, 15 et 20 Cts.**

Nous avons les morceaux les plus nouveaux  
et les mieux choisis: musique classique, mor-  
ceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.  
Le public est prié de venir visiter notre as-  
signment, au bureau de *La Bibliothèque à  
Cinq Cents*.

**POIRIER, BESSETTE & Cie,**  
No. 516 Rue Craig, MONTRÉAL.

**A LIRE**

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ hebdomadaire.  
— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Ar-  
mand Colin & Cie., 5 rue de Mezières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE COR-  
RESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les  
deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous  
pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL,  
directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique men-  
suelle. — Écrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de  
Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illus-  
trée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par  
an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot,  
Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois  
par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue  
Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES  
CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucher, directeur,  
13 rue Cujas, NEW YORK: F. W. Christen,  
251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un  
an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la li-  
brairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-  
Germain, Paris.

CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus  
lu, le mieux renseigné, le moins cher des jour-  
naux de cordonnerie, c'est le FRANC PAR  
LEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — *Spé-  
cimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdo-  
madaire). — Prix d'abonnement 12 frs. 50, No.  
1 rue Rameau, Place Louvois, Paris, France.



**A LA DERNIERE PERIODE.**  
BENTON, LAF., Co., Wis., dec., 1888.

Le Rev. J. C. Bergen rend témoignage sur ce qui  
suit: "James Rooney qui souffrait de la danse de St.  
Guy à la dernière période fut soigné durant un an et  
quart pour le moins par plusieurs médecins sans aucun  
résultat. Deux bouteilles du Tonique Nerveux du Père  
Koenig l'ont parfaitement guéri."

**L'EXPERIENCE D'UN CURE CANADIEN.**  
St-Paulus, P.Q., 10 fév. 1890.

Je suis heureux de pouvoir rendre mon témoignage  
sur l'efficacité du Tonique Nerveux du Père Koenig.  
Souffrant depuis longtemps d'une débilité nerveuse due  
à la Dyspepsie, j'ai éprouvé un changement radical en  
moi en faisant usage de ce remède; non seulement sur  
les nerfs mais la dyspepsie disparaît promptement.  
Avec ce remède on a obtenu des guérisons semblables  
chez quelques-uns de mes confrères. Je le considère  
tout à fait efficace et propre à guérir toutes les maladies  
nerveuses et celles provenant de la même cause.

J. E. LAFLECHÉ, Curé.

**GRATIS** — Un Livre Important sur les Maladies  
Nerveuses sera envoyé gratuitement à  
toute adresse, et les malades pauvres  
peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig,  
de Fort Wayne, Ind., U.S.A. depuis 1876, et est actuelle-  
ment préparé sous la direction de son fils.

**KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.**  
A Vendre par les Droguistes à 1/2 la Douteille; 6 pour \$5.  
A Montreal, par E. Lecard, 110 Rue St-Laurent.

REGULATE THE  
**STOMACH, LIVER AND BOWELS,**  
AND  
**PURIFY THE BLOOD.**  
A RELIABLE REMEDY FOR  
Indigestion, Biliousness, Headache, Consti-  
pation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles,  
Dizziness, Bad Complexion, Dysentery,  
Offensive Breath, and all disorders of the  
Stomach, Liver and Bowels.  
Ripans Tablets contain nothing injurious to  
the most delicate constitution. Pleasant to take,  
safe, effectual. Give immediate relief.  
Sold by druggists. A trial bottle sent by mail  
on receipt of 15 cents. Address  
**THE RIPANS CHEMICAL CO.**  
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir:  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE**  
**ÉPUISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES,  
Longues convalescences et tout état de  
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et  
des forces.  
**J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.**  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS  
S'adresser à **C. ALFRED CHOUILLOU,**  
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

**BAUME RHUMAL**

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation,  
l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Pommons. Chaque bouteille contient 20  
doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE  
BARIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER  
LE CÉLÈBRE  
**CHOCOLAT MENIER**  
Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.  
Écrire pour Échantillons gratuits à **C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.**

Grande Sensation!  
LES  
**Chevaliers du Poignard**  
MAGNIFIQUE ROMAN A BON  
MARCHÉ  
**15 CTS — SEULEMENT — 15 CTS**  
**17 CTS — PAR LA POSTE — 17 CTS**

Nouveau métal pour palais: extra léger nouveau pro-  
cédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.  
DOCTEUR BROUSSEAU,  
25 av. St-Jacques, No. 7 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

**LA PRESSE**  
JOURNAL QUOTIDIEN  
Le plus populaire de tous les jour-  
naux français de Montréal  
**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE**  
Abonnement en dehors de Montréal  
**SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE**  
Strictement payable d'avance  
EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
**\$1.00 par Année**  
Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou  
disposer de quelque chose,  
**ANNONCEZ DANS LA PRESSE**  
Journal possédant la plus forte circulation de  
tous les journaux français du Canada.  
Moyenne par jour pour la semaine  
finissant le 1er Avril 1893  
**27,522**  
Pour prix et toute autre chose, s'adresser à  
**LA PRESSE,**  
71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

DEMANDEZ les Célèbres Boissons  
Gazeuses de  
**J. CHRISTIN & Cie**  
SPÉCIALEMENT LEUR FAMEUX  
Cidre Champagne et Crème Soda  
BUREAU ET ATELIER  
**149 Rue Sanguinet**  
25 sep 93

**ATTRACTION SANS PRECEDENT**  
Plus de Un Quart de Million distribué  
**L.S.L.**

**LOTERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE**  
incorporée par la législature pour des fins d'éducation et  
de charité, reconnue dans la constitution actuelle de  
l'Etat, en 1873, par une majorité écrasante du vote popu-  
laire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semai-  
nellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à  
NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres  
mois de l'année. Tous les tirages se font en public,  
à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'inté-  
grité de ses tirages et la prompti-  
tude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons  
les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-  
annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous  
gérons personnel-  
lement, les tirages  
mêmes, et que ces  
tirages sont faits  
avec la plus stricte im-  
partialité et bonne  
foi envers tout le  
monde; et nous au-  
torisons la Compagnie  
à se servir de ce  
certificat avec  
"la similitude" de  
notre signature dans  
ses annonces.

Le Colonel C. J. Villere succède au Général Beatre-  
gard comme commissaire dans la surveillance de nos  
tirages Mensuels et Demi-Annuels. Le Général Beatre-  
gard choisissait toujours Mr. Villere pour le remplacer  
lorsqu'il était obligé de s'absenter. M. Villere a déjà sur-  
veillé neuf nos de tirages.

Nous, soussignés, banquiers et banquiers, payerons tous  
les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui  
seront présentés à nos comptoirs.  
R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
JNO. H. CONNOR, Président State National Bank  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank  
CARL ROHN, Président Union National Bank.

**LE TIRAGE MENSUEL DE \$5**  
**AURA LIEU**

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,  
**MARDI, 9 MARS 1893**

**Prix Capital - \$75,000**  
100,000 BILLETS dans la roue.

**LISTE DES PRIX:**

1 Prix de \$75,000, soit.....	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit.....	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit.....	10,000
1 Prix de 5,000, soit.....	5,000
2 Prix de 2,500, soit.....	5,000
5 Prix de 1,000, soit.....	5,000
25 Prix de 300, soit.....	7,500
100 Prix de 200, soit.....	20,000
200 Prix de 100, soit.....	20,000
300 Prix de 60, soit.....	18,000
500 Prix de 40, soit.....	20,000

**PRIX APPROXIMATIFS**

100 Prix de \$100, soit.....	\$10,000
100 Prix de 60, soit.....	6,000
100 Prix de 40, soit.....	4,000

**PRIX TERMINAUX**

999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980

3,433 Prix se montant à **\$265,460**

**PRIX DES BILLETS**  
BILLETS COMPLETS, \$5; Deux-Cinquième, \$2;  
Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, \$0.50;  
Un-Vingtième, 25c.

**PRIX DES CLUBS:**  
11 BILLETS COMPLETS ou leur équivalent en fractions  
pour \$50.  
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

**IMPORTANT** — Envoyez tout argent par l'Express à  
nos frais, pour tout envoi de plus de \$100 piastres,  
pour lesquels nous paierons tous frais, et nous paierons  
tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES  
PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:  
**PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.**

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible.  
Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant  
l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous  
nous servons des Compagnies d'Express pour répondre  
à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.  
Les listes officielles des prix seront envoyées sur de-  
mande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en  
n'importe quelle quantité, par express, *Épaves de nuit*.

**NOUBLIEZ PAS** que la charte actuelle de la Loterie de  
l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitu-  
tion de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par  
le Congrès des Etats-Unis, en 1873, et par le Congrès de  
l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution  
de cet Etat, s'expirera le premier Janvier 1895.

En achetant un billet de la Loterie de l'Etat de la  
Louisiane, assurez-vous que ce billet est daté à la Nou-  
velle-Orléans; que le prix est payable à la Nouvelle-  
Orléans, et que le dit billet est signé par le président  
PAUL CONRAD et qu'il est endossé par les signatures  
des généraux J. A. EARLY et W. L. CABELL et du  
COLONEL C. J. VILLERE; ayant aussi les garanties  
de quatre banques nationales et de leurs présidents  
promettant payer tous les prix gagnés et présentés à  
leurs comptoirs.

Il y a tant de trucs inférieurs et malhonnêtes sur le  
marché, par des gens qui reçoivent de grosses commis-  
sions que ceux qui achètent des billets devraient être  
sur leurs gardes. Insistez pour que les agents vous ven-  
dent des BILLETS de la LOTERIE DE L'ETAT DE LOU-  
ISIANE, si vous voulez profiter des avantages immenses  
qu'elle offre au public.